

GEO

À LA RENCONTRE DU MONDE



Faune
LES PLUS
BELLES PHOTOS
DE L'ANNÉE

N° 537, NOVEMBRE 2023

LE NÉPAL

MAÎTRE DE SON DESTIN

KATMANDOU
DANS LE COUVENT
DES NONNES KUNG-FU

EVEREST
LES SHERPAS MÈNENT
(ENFIN) LE JEU

NATURE
LE GRAND RETOUR DES FORÊTS



Kazakhstan



LES SECRETS DE
LA CIVILISATION SAKA

Pérou



UN OR
ÉTHIQUE,
C'EST
POSSIBLE !

Angleterre



«MON PÈLERINAGE DANS
LE LAKE DISTRICT»



ESTD 1830

TALISKER™
SINGLE MALT SCOTCH WHISKY

Intensément **SAUVAGE***

*Talisker se distingue par l'intensité de ses notes tourbées, iodées et subtilement épicées, à l'image du terroir de l'île de Skye, façonné par la mer.



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

L'ÉDITO

Préparer l'avenir... avec vous

C'est l'une de nos plus grandes fiertés. Chaque année, GEO accompagne un jeune journaliste ou photographe pour faciliter son entrée dans ce métier que nous chérissons depuis 1979, le grand reportage. La Bourse GEO du jeune reporter, c'est la garantie d'une juste rémunération et des moyens nécessaires pour réaliser le sujet que nous aurons trouvé le plus original et convaincant. C'est une assurance pour couvrir les risques du métier. C'est, surtout, un précieux coaching d'un chef de service expérimenté de GEO, l'accompagnement par un journaliste ou un photographe aguerris, et une publication grand format dans GEO. C'est pour nous le moyen de former nos grands reporters de demain, et le plaisir de transmettre le professionnalisme et l'exigence auxquels nous ne renoncerons jamais. Mais ces histoires et ces photos que nous ramenons du terrain, que nous prenons le plus grand soin à choisir et à mettre en page, n'auraient pas de sens si elles n'avaient plus l'heur de vous plaire. «Écrire pour son lecteur», c'était l'injonction de mon vénérable professeur d'écriture à l'école de journalisme. Si, aujourd'hui, les outils d'analyse des données nous disent tout de vos préférences et coups de cœur sur Geo.fr, il n'en va pas de même du magazine. Vos courriers, que j'ouvre toujours avec émotion, se font plus rares. Alors nous sommes allés à la rencontre de lecteurs que nous avons longuement écoutés pour bâtir un tout nouveau GEO, que vous découvrirez le mois prochain. Surprise!



Stéphane Lavoué

Myrtille Delamarque Redactrice en chef

LA BOURSE GEO DU JEUNE REPORTER

POUR LA SIXIÈME ANNÉE, GEO ATTRIBUE UNE BOURSE À UN JEUNE TALENT DU JOURNALISME OU DU PHOTOJOURNALISME. LE OU LA LAURÉAT(E), ÂGÉ(E) AU MOINS DE 18 ANS ET AU PLUS DE 30 ANS FIN 2024, RÉALISERA UN REPORTAGE QUI SERA PUBLIÉ DANS GEO ET SUR GEO.FR.

COMMENT PROCÉDER ?

1. Soumettez votre dossier individuel de candidature :

- un CV (une page maximum), avec date de naissance.
- une lettre de motivation en français (une page maximum).
- un synopsis détaillé du sujet que vous proposez.

2. Les dossiers doivent nous parvenir au plus tard

le 19 janvier 2024 et sont à déposer sur :

www.geo.fr/page/bourse-geo

3. Entre fin janvier et février 2024, GEO effectue une première sélection des dossiers. Seuls sont pris en compte les sujets qui entrent dans l'univers éditorial du magazine : découverte de territoires, environnement, peuples et sociétés, géopolitique... Puis le jury de la

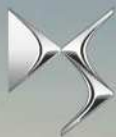
bourse vote pour les projets les plus solides. Les finalistes pourront être sollicités pour un entretien complémentaire sur leur projet.

4. Le nom du ou de la lauréat(e) est annoncé dans notre numéro d'avril 2024.

5. Il ou elle est ensuite invité(e) à réaliser des briefings avec la rédaction avant de se lancer dans l'exécution de son projet, bénéficiant ainsi de l'expérience de journalistes aguerris aux méthodes et aux réalités du grand reportage.

6. Le reportage sur le terrain se déroule, si possible, en 2024. À son retour, le ou la lauréat(e) participe à un débrief avant de se lancer dans la rédaction de son article ou dans son choix de photos. Le sujet est publié dans GEO dans les mois qui suivent.

5 000 €
à gagner
pour effectuer
un reportage
sur le terrain !



DS AUTOMOBILES
Spirit of Avant-Garde

DS 3

COLLECTION
ESPRIT DE VOYAGE



L'élégance de ses matières et de ses finitions exclusives
réinvente l'art du voyage

Σ • TENSE
100% ÉLECTRIQUE

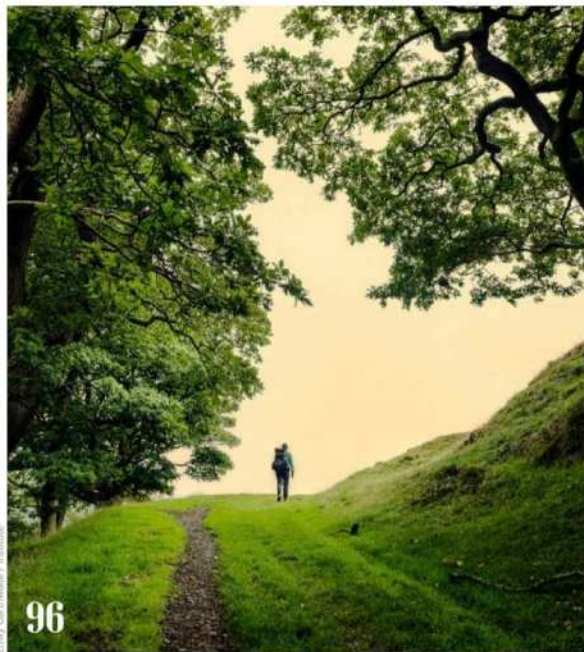


DS préfère TotalEnergies - DSautomobiles.fr - CONSOMMATION MIXTE DE DS 3 E-TENSE : 0 L/100 KM.
DS Automobiles RCS Paris 642 050 199. Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-gardé.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo. #SeDéplacerMoinsPolluer

SOMMAIRE

NOVEMBRE 2023 - N° 537



Emily Garthwaite / Institute



Sourya Phansakul / INTP / REDUX/REA

3 ÉDITORIAL

6 RETOUR DE TERRAIN

8 BIEN VU !

Trois photographes racontent les dessous de leurs images fortes.

14 LE CHOIX DE GEO

16 Le grand entretien

Jean-Louis Le Quellec, anthropologue, a étudié des milliers de mythes du monde entier pour percer le mystère de leurs origines.

24 Ce monde qui change

Sakas, le peuple oublié des steppes.

Ces nomades dominaient les steppes du Kazakhstan durant l'Antiquité. Des fouilles révèlent peu à peu l'extraordinaire richesse de cette civilisation méconnue.

42 L'œil du photographe

La vie sauvage dans l'objectif. Notre sélection d'images primées lors de la 59^e édition du prix Wildlife Photographer of the Year.

58 Envie d'ailleurs

Le Népal maître de son destin. La jeune république a connu la guerre civile et un séisme majeur, mais elle a repris le contrôle de la situation. Nos reporters ont découvert des nonnes féministes, une forêt ressuscitée et des Sherpas qui règnent enfin sur leurs montagnes !

96 L'esprit d'aventure

Un pèlerinage anglais. Emily Garthwaite, une photographe britannique habitant en Irak, a renoué avec ses racines sur les chemins escarpés du sauvage Lake District.

112 Une planète à protéger

L'or « propre » du Pérou. Une filière plus éthique – sans utilisation de mercure ni travail forcé – veut redorer le bilan désastreux de l'orpaillage artisanal dans la cordillère des Andes.

128 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

En kiosque, en librairie, à la télé.

134 USAGES DU MONDE

L'Inde, le pays qui joue à « ni oui ni non ».

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

Couverture : le village de Narchyang (Népal), à l'ombre de l'Annapurna. Crédit : Giuseppe Mondì. En haut : Dana Allen / Wildlife Photographer of the Year 2023 En bas et de g. à d. : Frédéric Noy ; Frank Vogel ; Emily Garthwaite / Institute. Encarts marketing : au sein du magazine figure un encart First voyages jeté sur tous les abonnés.

À LA TÉLÉ

En novembre, comme tous les mois, retrouvez GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 129. [arte](#)

EN LIGNE

Site GEO : www.geo.fr Instagram : [@geo_france](https://www.instagram.com/geo_france)
Facebook.com/GEOmagFrance
@GEOfr YouTube : www.youtube.com/geoFrance



Franck Vogel

 Pérou

Franck Vogel

PHOTOGRAPHE

Parti enquêter sur la filière de l'or éthique au Pérou, Franck s'est faufilé avec les mineurs dans les boyaux étroits et humides qui percent, par centaines, les flancs de la cordillère des Andes. «Plus j'avancais, plus c'était humide, se souvient-il. Quand j'ai mis mon appareil à l'œil, tout est devenu flou instantanément ! Là-dedans, je n'ai pu prendre qu'une seule photo.» Franck a également tenu entre ses mains un lingot de 25 kilos : «scientifique de formation, je savais que l'or était dense, mais en le soupesant, j'ai compris que, dans les films de gangsters, les lingots que l'on se passe facilement de main en main, c'est du pipeau !» **p. 112**

RETOUR DE TERRAIN

NOS AUTEURS ET PHOTOGRAPHERS RACONTENT LES COULISSES DE LEUR REPORTAGE.

 Kazakhstan



Mélanie Gouby

JOURNALISTE

Lors de son reportage sur les Sakas, qui ont dominé les steppes d'Asie centrale pendant l'Antiquité, Mélanie s'est sentie privilégiée. «J'ai visité un site archéologique équivalent à la vallée des Rois, en Égypte, mais au début des fouilles, et sans une foule de touristes !, dit-elle. La zone des tumulus funéraires sakas reste totalement préservée, voire coupée du monde : il y a à peine quelques yourtes et des troupeaux qui paissent. Quand on s'y promène, on a l'impression de faire un bond de trois mille ans en arrière» **p. 24**

 Kazakhstan



Frédéric Noy

PHOTOGRAPHE

Frédéric se souviendra à jamais de sa dernière soirée sur le site saka d'Eleke Sazy. «L'équipe de jeunes archéologues nous a conviés à un toast "à la russe", raconte-t-il. Chacun prenait la parole à tour de rôle, et, après chaque petit discours, on devait vider un verre de vodka cul sec. Impossible de refuser : pour un Kazakh, c'est une vraie marque de confiance. Après qu'on a vidé la bouteille, ils ont sorti une gnole du coin. La scène était digne des *Tontons flingueurs* ! Après ça, j'ai eu bien du mal à regagner ma tente...» **p. 24**

 Népal



Manon Meyer-Hilfiger

JOURNALISTE

Montée «un peu vite» au camp de base de l'Everest pour être certaine de pouvoir interviewer les Sherpas stars qui dominent aujourd'hui l'alpinisme, Manon est arrivée à destination avec un mal des montagnes carabiné. Prise en charge par le médecin du camp, elle a réussi à faire ses interviews entre deux crises. «Il m'avait rassurée sur le fait qu'il n'y avait pas de risque de mort, alors j'ai bossé en serrant les dents, dit-elle. Ce n'était pas hyperconfortable, mais j'ai tenu le coup jusqu'à mon rapatriement à Katmandou.» **p. 72**

Ouvrir un monde de possibilités.

Nouveau Kia EV9 100% électrique.



Movement that inspires⁽¹⁾

Découvrez le nouveau Kia EV9 et tout le savoir-faire de Kia en matière de design et de performances électriques. Jusqu'à 563 km d'autonomie⁽²⁾ et une recharge ultra-rapide de 249 km en seulement 15 minutes⁽³⁾. Profitez de son vaste espace intérieur avec 6 ou 7 places de série⁽⁴⁾, de ses équipements technologiques avec son triple écran panoramique et son planificateur intelligent d'itinéraire. Disponible en propulsion et transmission intégrale⁽⁵⁾. Jusqu'à 2,5 tonnes de capacité de tractage⁽⁶⁾. Un monde de possibilités s'ouvre à vous.



Consommation mixte du nouveau Kia EV9 100% électrique : de 20,2 kWh/100 à 22,8 kWh/100. (En cours d'homologation).

*Garantie 7 ans ou 150 000 km (1^{er} des deux termes échu) valable pour tous les modèles Kia en France métropolitaine et Corse (hors DOM-TOM) et dans tous les états membres de l'UE ainsi qu'en Norvège, Suisse, Islande, Gibraltar, Monaco et Andorre, sous réserve du respect du plan d'entretien défini par le constructeur et présenté dans le manuel utilisateur. (1) Movement that inspires = Du mouvement vient l'inspiration. (2) Autonomie maximale sur la version Earth en cycle mixte WLTP. (3) Sur borne de recharge ultra-rapide. (4) 6 sièges indépendants en option sur la finition GT-line. (5) Selon finition. (6) En version transmission intégrale. **Modèle présenté** : Kia EV9 GT-line avec option peinture mate, rétroviseurs extérieurs digitaux. Conditions sur kia.fr



Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer



HÉBRIDES INTÉRIEURES, ÉCOSSE

Un orage qui en dit long

Ce jour d'août 2022, Brian Matthews était à bord d'un petit bateau pour photographier des requins-pèlerins dans l'archipel écossais des Hébrides intérieures. Mais voilà qu'en quelques minutes, le ciel, jusqu'alors gorgé de soleil, s'est rempli de nuages noirs. «L'été avait été très chaud ici, avec des températures dépassant les 40 °C, explique-t-il. Cet orage s'est formé quand l'air frais de l'Atlantique s'est mêlé à celui, chaud, des côtes écossaises.» Le photographe n'a eu que quelques instants pour déclencher avant de devoir regagner la terre sous une pluie diluvienne. «Pour moi, cet épisode illustre l'augmentation de la fréquence et de la puissance des tempêtes due au changement climatique, dit-il. Là-bas, les habitants le constatent déjà.»

BRIAN MATTHEWS

Depuis trois ans, ce photographe documente les effets du dérèglement climatique sur les côtes britanniques.







GROSSETO, ITALIE

Alerte, un ovni dans la pinède ?

La nuit vient de tomber. On entend, au loin, le clapotis de la mer Tyrrhénienne et une étrange lueur bleutée venue du ciel vient inonder cette forêt côtière de pins parasols, dans la région sauvage de la Maremme, près de la ville de Grosseto, dans le sud de la Toscane. La scène a quelque chose de surnaturel... Mais il n'y a là ni artifice, ni retouche, ni... ovni à l'approche ! Juste une bonne technique photographique. « J'ai capturé cette image une demi-heure après le coucher du soleil, explique Radomir Jakubowski. Il faisait sombre et, à l'œil nu, on ne distinguait pas vraiment ces nuances de rouge et de bleu. Ces couleurs sont apparues après sur la photo, prise avec un long temps de pose. Un peu comme lorsque l'on photographie des aurores boréales. »

RADOMIR JAKUBOWSKI

Spécialisé dans la photo d'animaux et de paysages naturels, cet Allemand de 36 ans a publié plusieurs livres.



FÜLÖPSZÁLLÁS, HONGRIE

Millefeuille aquatique

Avec les reflets du ciel, pas facile de voir ce qui se cache sous la surface de ce canal, près du village de Fülöpszállás, dans le sud de la Hongrie. Mais l'ombre providentielle d'un tronc d'arbre révèle un dense feuillage sous les eaux – celui d'*Hottonia palustris*, l'hottonie des marais, aussi connue sous le nom de violette d'eau ou de millefeuille aquatique. Csaba Daróczi vient ici chaque année, au printemps, pour photographier l'éclosion de cette plante qui émaille alors la surface du canal de milliers de petites fleurs blanches. Mais en mai 2022, en raison du froid, le spectacle n'était pas encore au rendez-vous. «J'allais partir quand j'ai remarqué ce jeu d'ombres et de lumières, raconte Csaba. J'ai tout de suite senti que j'avais capturé un moment unique.»

CSABA DARÓCZI

Ce professeur d'éducation physique est passionné par la photographie depuis une trentaine d'années.



LE CHILI

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME, UN PAYS, UNE DESTINATION.



Retour sur les luttes de 1972-1973 qui s'achevèrent par la dictature militaire de Pinochet.

DOCUMENTAIRE

La démocratie face au chaos

Santiago, le 11 septembre 1973. Le palais présidentiel, bombardé, est en flammes. Ce sont les premières images hallucinantes de *La Bataille du Chili*, où le documentariste Patricio Guzmán saisit, en noir et blanc, l'histoire en train de se faire dans son pays, avec le coup d'État militaire d'Augusto Pinochet contre le gouvernement socialiste de Salvador Allende. Sa fresque en trois volets, qui retrace les années 1972-1973, témoigne de l'affrontement permanent de deux camps dans les rues comme au Parlement. À l'accaparement des denrées de première nécessité et à la grève des transporteurs orchestrée par l'opposition de centre-droit, avec le soutien des États-Unis, les partis de gauche et les ouvriers répondent par l'ouverture de magasins populaires et la création de «cordons industriels» pour maintenir la production. Un film magistral sur le basculement de ce pays dans une dictature dont la Constitution est toujours en place, au moins jusqu'au référendum du 17 décembre prochain.

La Bataille du Chili, de Patricio Guzmán, sur arte.tv

POÉSIE

Chantre des éléments

C'est un géant de la culture chilienne, prix Nobel de littérature. Gallimard consacre à Pablo Neruda (1904-1973) un volume d'œuvres choisies, de ses poèmes d'amour de jeunesse à ses textes plus engagés, notamment ce *Chant général* où il loue la résistance de son peuple à la colonisation et aux autocrates du XX^e siècle. Avec une constante : une écriture pétrée du Sud où il a grandi, entre pluies diluviennes, fleuve et montagnes.

Résider sur la terre (œuvres choisies), de Pablo Neruda, éd. Quarto Gallimard, 37 €.



ROMAN

Bricolage en héritage

Années 1980, une petite fille accompagne son père, représentant de commerce en quincaillerie, sur les routes du Chili. Une éducation hors norme qui fonde son univers : «J'ai expliqué à mes camarades que ce qui brillait au loin n'était pas les étoiles, mais de petits clous de 0,69 cm avec lesquels Le Grand Menuisier avait tout suspendu au ciel. Nous avec.» Un émouvant roman d'apprentissage sous le régime de Pinochet.

Kramp, de María José Ferrada, éd. Quidam, 16 €.



SÉRIE

La révolte des lionnes

La première saison de *La Meute*, inspirée de faits survenus à Valdivia (sud du pays) en 2018, avait fait du bruit. Elle racontait l'histoire de lycéennes bloquant leur établissement de Santiago pour dénoncer le harcèlement sexuel perpétré par un professeur. La leader du mouvement était enlevée et un duo d'enquêtrices découvrait que ce crime était lié au «jeu du loup», un défi sur le Net incitant de jeunes hommes à former des bandes pour



LA MEUTE

s'en prendre à des adolescentes. Plus politique, la deuxième saison, disponible en VOD, démarre par la disparition de trois jeunes filles dans la ville côtière de Ritoque et la constitution d'un groupe féministe à Santiago. Une série qui use du genre policier pour mettre en scène le bouleversement du rapport entre les sexes.

La Meute, d'Enrique Videla et Sergio Castro, saisons 1 et 2, VOD sur boutique.arte.tv, 16,99 €.

PAR FAUSTINE PRÉVOT

DÉGUSTATION

CAFÉ EN GRAIN VOYAGE AU PLUS PRÈS DES ARÔMES

Le café en grain offre un véritable voyage sensoriel. De l'ouverture du paquet à la tasse, plongez dans un vaste univers aromatique.

Si le café est la deuxième boisson la plus consommée au monde (après l'eau !), c'est sans doute parce qu'il est une véritable source de plaisir et de gourmandise. Une longue histoire s'exprime à travers l'odeur envoiante des grains de café torréfiés. Celle des caféiers qui s'épanouissent en altitude dans les régions tropicales et subtropicales, où l'on cueille les cerises de café à maturité avant d'en extraire les précieux grains de café verts. Elle rappelle à chaque tasse la beauté singulière des terres de café.

UNE PÉPITE DE SAVEUR BRUTE

Qu'ils soient de la famille des prestigieux Arabica ou Robusta, chaque grain est unique et apporte ses qualités organoleptiques. Les grains de café verts, sélectionnés avec le plus grand soin, sont neutres en goût. Lors de la torréfac-

tion, processus d'excellence minutieusement orchestré, ils sont chauffés, transformés, pour devenir des pépites aromatiques. Sitôt la torréfaction terminée, les grains de café doivent être préservés dans un emballage doté d'une valve fraîcheur qui les protège parfaitement de l'air et de la lumière, car leurs arômes sont très vulnérables à l'oxydation.

UNE PRÉPARATION SUR MESURE

Court ou long, intense ou doux, avec ou sans lait... le café en grain se prête à toutes les envies et tous les modes de préparation. Pour boire le meilleur des cafés, le mieux est, si possible, de le mouliner juste avant de le consommer et de maintenir la qualité des grains en les conservant, à température ambiante, dans un emballage opaque bien fermé. À l'abri, les grains garderont toute leur fraîcheur et la richesse aromatique qui les rendent si précieux.



LE SAVIEZ-VOUS ?

Un café filtre contient plus de caféine qu'un espresso. En effet, plus la durée d'infusion est longue, plus la teneur en caféine dans la tasse est importante.

SUR LA PISTE DU GOÛT

La sélection, l'assemblage et la torréfaction des grains de café sont l'affaire de spécialistes. Chez L'OR, référence du café espresso, les maîtres-torréfacteurs déploient leur savoir-faire pour que chaque paquet renferme une exceptionnelle richesse aromatique.

**POUR PROFITER D'UNE
OFFRE EXCLUSIVE,
RENDEZ-VOUS SUR
LORESPRESSO.COM**



“**L**es
grands mythes
nous servent
à donner du sens
au monde”

JEAN-LOÏC LE QUELLEC, ANTHROPOLOGUE

LE POURQUOI DE LA CRÉATION DE L'UNIVERS, DES ÉTOILES, DE LA MORT : DES CIVILISATIONS ÉLOIGNÉES EN ONT SOUVENT FAIT DES RÉCITS SIMILAIRES. CE CHERCHEUR FRANÇAIS AU CNRS A COMPILÉ DES MILLIERS DE CES HISTOIRES, POUR TENTER D'ÉLUCIDER LE MYSTÈRE DE LEUR APPARITION. UN TRAVAIL À LA FOIS MINUTIEUX ET FASCINANT.

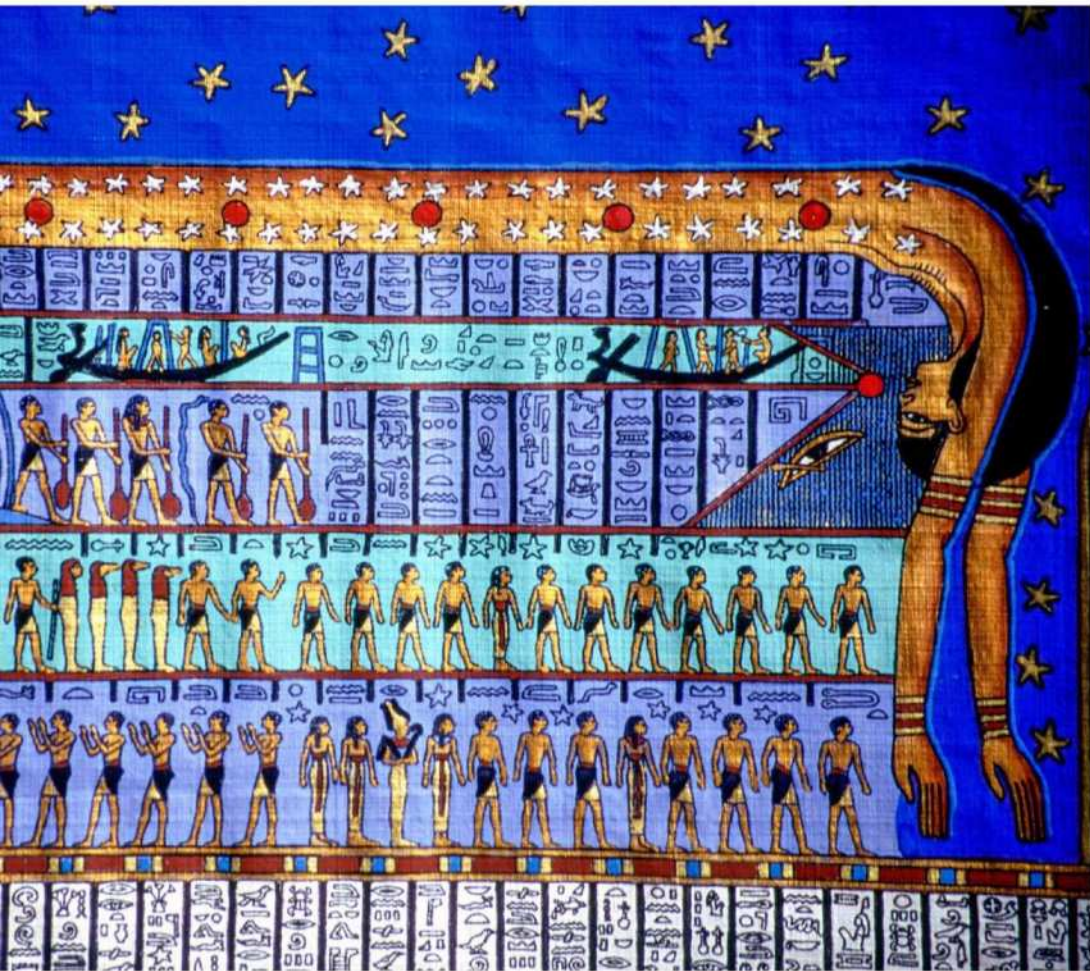


Bruno Hilmer



On pourrait penser que des peuples très divers, vivant dans des zones géographiques et à des périodes très éloignées, ont des mythologies très différentes. Or, vous démontrez qu'il n'en est rien. Pourquoi ?

Parce que les hommes racontent des histoires pour «habiller le monde», pour le rendre vivable, en lui donnant un sens accepté au sein de la famille, de la tribu, de la société. Les mythes sont essentiellement des récits d'origine qui nous expliquent pourquoi le monde est comme il est, alors qu'il fut autrement il y a bien



Dans l'Égypte antique, c'est une figure féminine, Nout, qui règne sur le ciel (dessin sur papyrus inspiré d'une fresque du temple de Dendérah).

longtemps : l'une de leurs grandes caractéristiques est qu'ils relatent l'histoire d'un renversement, d'un bouleversement majeur. Par exemple, ils rapportent qu'il y a très longtemps, les choses étaient différentes – les humains étaient immortels, ou ne connaissaient ni la maladie ni le feu. Le mythe raconte un événement qui a bouleversé cet ordre des choses pour nous amener à l'état présent du monde : «Voici pourquoi les humains sont mortels, sont malades et ont domestiqué le feu.» Ceci se décline de mille et une façons, mais ce

trait est commun à tous ces récits. En quelque sorte, les mythes répondent aux questions lancinantes des enfants : Pourquoi il y a un soleil ? Pourquoi on voit la lune la nuit ? Pourquoi les animaux ne parlent pas ? Une manière d'y répondre est de raconter une histoire. Le mythe n'est pas une démonstration, c'est une justification de l'état du monde

tel qu'il est. Et tous les peuples, à toutes les époques, ont répondu à ces grandes questions.

La mort est l'une des grandes questions auxquelles l'humanité cherche à répondre...

Pourquoi la mort existe-t-elle ? Un mythe répandu à travers le monde est celui du «message corrompu» : une divinité s'interroge sur la destinée des hommes : s'ils ne meurent pas, ils vont se multiplier à un point tel que la Terre deviendra invivable, ou bien leur poids va faire ➤

► s'effondrer la Terre. Dans certaines variantes africaines de ce mythe, les hommes doivent mourir mais seulement pour une durée fixée, avant de revenir à la vie, comme la lune qui disparaît puis réapparaît. Le dieu envoie un lièvre pour annoncer la mauvaise nouvelle aux humains. Comme dans la fable de La Fontaine – ce qui n'est pas un hasard –, le lièvre gambade, prend son temps, et finit par oublier ce qu'il doit annoncer aux hommes : c'est le « message corrompu ». Dans d'autres variantes, essentiellement en Afrique australe, la divinité change d'avis et envoie un second messager, un caméléon, qui doit annoncer aux hommes que la mort sera définitive. Le caméléon est très lent, mais il arrive avant le lièvre : voici pourquoi les humains sont mortels... Cette dernière version est très présente en Afrique, mais très rare ailleurs dans le monde : c'est le grand mythe d'origine de la mort en Afrique. En revanche, dans le récit biblique, la mort est due à la faute d'une femme, Ève : le péché originel a conduit à la chute des hommes, qui furent chassés du paradis et devinrent mortels, et durent ensuite se racheter pour gagner leur salut.

Pour comparer et analyser des récits du monde entier, vous avez créé votre propre base de données informatique. Qu'en est-il ressorti ?

Je m'interroge depuis une dizaine d'années sur leur répartition géographique dans le monde. On entend souvent dire que « les mythes, c'est comme les contes, c'est universel ». Pour tester cette hypothèse, j'ai construit une base de données et élaboré des cartes de répartition. J'ai pu compiler plus de 5000 mythes, issus d'un peu plus de 1700 peuples. Existe-t-il vraiment un archétype très ancien de la « Terre-Mère » commun à tous, comme on l'entend régulièrement ? Non : des peuples considèrent que « terre » est masculin et « ciel » féminin. Dans les croyances de l'Égypte ancienne, « LE terre féconde LA ciel ». Grâce à l'informatique, j'ai pu obtenir très rapidement des cartes de répartition de ces récits à l'échelle planétaire. Et remar-

qué deux choses : primo, aucun mythe n'est entièrement universel ; secundo, tous les mythes ne sont pas également répartis dans le monde. Je l'ai constaté en élaborant plusieurs bases de données qui concernent quelques grands récits mythiques : l'origine de l'humanité, l'origine du feu et le déluge.

Vous avez toutefois identifié des mythes des origines très largement répandus dans le monde...

Oui, il y existe de rares exemples de mythes connus sur tous les continents. J'ai par exemple compilé un millier de variantes du récit du déluge, très différentes de la version biblique. Selon moi, le déluge est une variante d'un mythe plus général de « double création de l'humanité ». Une ou plusieurs divinités, selon les récits, ont créé les humains mais ne sont pas satisfaites du résultat, car ces derniers se comportent mal, font trop de bruit ou se prennent pour des dieux... Le créateur décide alors de les supprimer en les noyant, puis de créer une seconde humanité, dont nous sommes, nous, les descendants. C'est bien un récit des origines, avec une double création des hommes. Le déluge peut être caractérisé par



« J'AI TROUVÉ UN MILLIER DE VARIANTES DU DÉLUGE : PLUIE, CRUE, TORRENT DE FEU OU DE NEIGE »

une pluie « diluvienne », terme que l'on retrouve dans la Bible et qui est resté dans le langage courant. Mais dans d'autres régions du monde, on raconte qu'il est dû au débordement d'une rivière ou d'un lac. Il existe aussi des récits d'un déluge de feu, tombé du ciel, ou provoqué par un incendie universel, l'*ekpyrosis* (« l'embrassement » des philosophes stoïciens, selon qui le monde brûle périodiquement puis se régénère). Ces variantes sont surtout présentes en Amérique du Nord et en Eurasie. Dans le nord de l'Eurasie, notamment en Sibérie, un mythe évoque pour sa part un déluge de neige.

Mais le mythe d'origine de l'humanité le plus répandu et le plus attesté en nombre de variantes est celui de « l'émergence primordiale ». Le voici en résumé très simplifié : à l'origine, les humains et les animaux vivaient sous terre, dans l'obscurité. Un jour, ils sont sortis et se sont répartis sur l'ensemble de la surface. C'est un mythe très ancien, complexe, – certaines variantes nécessitent plusieurs jours pour être racontées intégralement – et il n'a pas été inventé par plusieurs peuples éloignés les uns des autres. Il a vu le jour en Afrique, probablement en Afrique australe. On ne saura jamais où et quand avec exactitude, mais on peut délimiter une zone et une fenêtre temporelle. Il a été transmis oralement en Afrique, où il est le plus répandu, puis il en est sorti, il y a entre soixante mille ans et quatre-vingt mille ans, pour se diffuser en Eurasie.

Votre thèse est que s'il existe deux mythes similaires en deux endroits différents de la planète, c'est qu'ils se sont transmis au fil du temps et des migrations des populations...

Oui, nous sommes plusieurs chercheurs à avoir abordé cette question de manière rationnelle, en analysant des milliers de mythes : nos travaux démontrent, bases de données et cartes à l'appui, qu'il est possible d'en cartographier et d'en jalonner la diffusion à partir de leurs zones d'origine. Depuis cinq ans environ, j'en suis arrivé à considérer que cette théorie « diffusionniste » est la ►►



Voici vos t-shirts en coton bio et la livraison plus durable qui va avec.

Cartons 100 % recyclables, chargements optimisés
et 37000 véhicules électriques
pour assurer une livraison plus durable.

La Poste. Ça crée des liens entre nous.

Retrouvez tous nos engagements environnementaux sur www.laposte.fr/agir-pour-la-planete



Un dieu décide que les hommes seront mortels : ce mythe répandu est lié dans la Bible à la faute d'Eve (ici, *Le Jardin d'Éden*, de Brueghel l'Ancien et Rubens).

►► meilleure explication, car elle correspond aux résultats des recherches en génétique, préhistoire, linguistique historique et archéologie. D'autres scientifiques, comme le Français Julien d'Huy et le Russe Yuri Berezkin – qui a rassemblé quelque 50 000 récits – aboutissent aux mêmes conclusions.

Un autre mythe très répandu est celui du «plongeon créateur». L'histoire est la suivante : à l'origine, il n'y avait que de l'eau à la surface de la terre, et les seuls animaux vivants étaient les poissons et les oiseaux. Un jour, le dieu créateur qui, comme souvent dans les mythes d'origine, s'ennuyait, demanda à un grand canard de plonger au fond de l'océan primordial et de rapporter un peu de limon : cela servirait à créer la terre pour accueillir les humains. Le premier canard plongea dans les profondeurs, mais échoua. C'est finalement un tout petit canard qui réussit l'épreuve en rapportant quelques boulettes de limon. Le dieu les saupoudra alors au-dessus de l'océan pour former la terre ferme, les continents ! Ce mythe n'est raconté que dans le nord de l'Eurasie (pays scandinaves, Mongolie et Sibérie) et dans le nord de l'Amérique : on le voit très clairement sur les cartes de répartition. On sait aujourd'hui que ce sont

des peuples eurasiatiques qui l'ont introduit en Amérique du Nord, en franchissant le détroit de Béring à une période où il était praticable à pied en raison de la glaciation – il y a entre seize mille et trente mille ans, en comptant large. Ceci nous apprend que cette histoire est donc racontée sans interruption par des hommes depuis au moins seize mille ans ! Ce qui bat en brèche les commentaires sur les traditions orales : «La mémoire humaine est fragile» ou «Passé trois générations, on oublie»... Il ne faut pas confondre mémoire individuelle et mémoire collective : la transmission des mythes peut perdurer sur des millénaires parce qu'elle n'est pas tributaire d'un seul individu.

Le ciel, les astres et les étoiles ont inspiré de nombreux mythes.

Comment expliquer qu'Hébreux, Arabes, Chinois, par exemple, y aient vu des symboles similaires ?

Le spectacle offert par le ciel ne donne pas naissance à des interprétations de portée universelle, car on ne voit pas la même chose dans l'hé-

misphère nord et dans l'hémisphère sud. Mais, au Nord, des choses sautent aux yeux quand on observe certaines constellations : la Grande Ourse, les Pléiades, Orion et Cassiopeé ont été investies de sens par les humains. La Grande Ourse peut aussi être dénommée le chariot, la casserole... La Voie lactée porte également plusieurs noms : elle peut être vue comme une rivière ou un chemin, comme une charrette de foin qui s'est renversée... Mais dans tous les cas, ces interprétations relient le ciel à la terre. La Voie lactée est parfois perçue comme un fleuve céleste. Pour les Hindous, le Gange, le grand fleuve sacré, n'est que le reflet de ce fleuve céleste, cela illustre une vision du monde. Ailleurs en Eurasie, en Occident, en Turquie actuelle et en Inde, on vous explique que la Voie lactée est le chemin des étoiles et que le suivre, c'est suivre le chemin des morts pour accéder à l'éternité. Il existe des répliques et des réminiscences terrestres de cette voie céleste : le chemin de Compostelle – *Campus stellae*, le «champ de l'Étoile» ; le chemin d'Aryaman dans l'Inde védique ; ou l'*Hajjiler Yuli*, le chemin des pèlerins de La Mecque, en Turquie. Le monde prend alors un sens profond. Il ne s'agit plus seulement de regarder les étoiles «parce que c'est joli». La constellation ►►



Pour Paris 2024, pour tous les Français.

EDF, fournisseur officiel d'électricité renouvelable
des Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris 2024.



edf.fr/paris2024
L'énergie est notre avenir, économisons-la!

➔ d'Orion, par exemple, est liée au grand récit mythologique de la «chasse cosmique», avec un thème récurrent, en Eurasie, puis en Amérique du Nord : des héros, des dieux, mais aussi des humains, se transforment en étoiles au cours d'une chasse, une poursuite entamée sur la Terre au galop et qui s'élève ensuite dans le ciel, se transformant pour l'éternité en une chasse cosmique. Il existe une variante avec un groupe de sœurs poursuivies par un chasseur ou un prétendant : le mythe grec des Pléiades chassées par Orion, qui deviennent une constellation. Ces récits ne sont pas nés de la simple observation du ciel, ils sont une histoire confirmée ensuite par l'observation de la voûte céleste. Il y a là un «effet de vérité» immédiat : on retrouve le récit dans le firmament, ce qui lui donne un effet de véracité et d'éternité. Le ciel devient une anthologie de mythes illustrés.

Les mythes évoluent au fil du temps. Existe-t-il des spécificités liées aux zones où ils sont apparus puis où ils ont été transmis ?

Les mythes évoluent dans leur forme et se reproduisent comme les êtres vivants, selon le principe de la «descendance modifiée» décrit par Darwin ! Même les mythes d'origine, qui sont pourtant considérés comme sacrés par les peuples et se transmettent via un récit théoriquement immuable, connaissent des modifications. La pression du milieu fait évoluer la forme des histoires : on parle d'«écotypes» de mythes, comme pour les plantes. Un exemple : dans le cas du «plongeon créateur», l'écotype originel, en Eurasie, met en scène des oiseaux, des canards. Mais, une fois le récit passé en Amérique du Nord, une autre variante est venue s'ajouter à la première, avec cette fois des mammifères aquatiques – raton laveur, rat musqué – ou des tortues. En Afrique australe, la vache, introduite au XIX^e siècle par les colons blancs, a pris assez rapidement dans certains récits des *bushman* la place de l'éland du Cap, l'une des plus grandes antilopes d'Afrique. Chassé par les Européens, l'éland du Cap



«ENSEIGNER LA MYTHOLOGIE COMPARÉE NOUS ÉVITERAIT SANS DOUTE PAS MAL DE CONFLITS»

avait en effet quasiment disparu, tandis que le nombre de vaches s'accroissait ! Une tradition orale multimillénaire peut évoluer tout en restant la même, en intégrant un certain nombre d'éléments nouveaux.

Les grandes religions sont-elles des mythes qui ont perduré ?

Ce ne sont pas des mythes, mais elles se sont construites sur des récits mythologiques. Le livre sacré des religions monothéistes, ou la tradition religieuse d'autres croyances, est une anthologie de mythes : c'est un discours oral ou écrit qui compile des récits mythiques, et dont on sait aujourd'hui qu'ils ont été constitués progressivement sur plusieurs siècles, avec des passages supprimés, d'autres ajoutés... De plus, d'une religion monothéiste à l'autre, ces récits diffèrent et on ne peut pas croire à tous à la fois. De là, peut naître la tentation d'imposer son propre récit des origines à tous les autres hommes. La mythologie comparée, si elle était enseignée, pourrait éviter un certain nombre de conflits. On pourrait arrêter de se disputer autour de la véracité de telle ou telle croyance pour privilégier le fait qui nous unit en tant qu'humains : nous avons tous des

récits qui donnent du sens à nos existences en répondant aux questions métaphysiques «D'où venons-nous ?» et «Où allons-nous ?».

Notre monde continue-t-il à inventer des mythes ?

Bien sûr. Nous continuons à fabriquer des récits qui nous expliquent : «Avant, c'était comme ça, puis il s'est passé quelque chose et maintenant c'est différent.» Un exemple frappant est le «grand remplacement» : c'est un mythe contemporain. Un récit, avec un retournement de situation, qui explique l'état du monde actuel. On peut y croire ou ne pas y croire. Mais vous pourrez aligner toutes les publications scientifiques les plus pointues sur le sujet, invoquer le cours de François Héran sur *Le Mythe du grand remplacement* au Collège de France, rétablir les véritables chiffres sur l'immigration, réfuter les fantasmes et arguments farfelus, vous n'en ferez pas démordre ses fidèles. Bref, le mythe le plus trompeur serait de penser que nous nous sommes débarrassés des mythes ! Croire que le développement des Lumières, de la science, de la raison, nous ont débarrassés de ces «vieilles antédiluviennes» est une erreur. D'ailleurs, sciences et mythologie fonctionnent en parallèle : elles peuvent coexister au sein de la société et dans l'esprit d'une même personne ! De nombreux savants parmi les plus réputés sont des croyants, et donc tiennent pour vrais des récits mythologiques. Les mythes ne sont pas là pour démontrer des vérités sur le monde, mais pour lui donner du sens. Et la science a beau donner du sens sur la base de démonstrations, le public perçoit souvent ses récits comme des mythologies contemporaines : il est incapable de les vérifier et il les accepte pourtant comme des vérités. Ce n'est pas un hasard si les sciences qui ont le plus de succès médiatique sont celles qui nous parlent des origines, comme les mythes : la préhistoire, l'astronomie, l'astrophysique, etc. Les savants qui parlent à la télévision et à la radio ont pris la place des conteurs d'antan. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BORIS THIOLAY

© 2018 Bouygues Telecom - Société anonyme au capital de 900 000 000 € - Siège social : 21, rue de Valenciennes - 59100 Lille - SIRET 5183 1231 5000 - N° de TVA intracommunautaire : FR1551831231



Notre mission : vous aider à protéger vos données personnelles.

**Avec les Solutions sécurité
smartphone incluses dans tous
nos forfaits Bouygues Telecom,
nous vous aidons à vous protéger
face aux messages frauduleux
et aux tentatives de piratage.**



**solutions sécurité
smartphone**



en boutique



bouyguetelecom.fr

Offres soumises à conditions. Service Norton inclus pendant 24 mois à compter de la souscription à un forfait Bouygues Telecom avec engagement 12 ou 24 mois.



Au crépuscule, un berger kazakh rassemble ses bêtes dans la vallée d'Eleke Sazy, où des nécropoles sakas sont mises au jour depuis 2017.

S

A

K

A



KAZAKHSTAN

Le peuple oublié des steppes

C'EST UNE FABULEUSE CIVILISATION QUE REDÉ-
COUVRENT ENFIN LES KAZAKHS. VOICI PRESQUE TROIS
MILLE ANS, CES CAVALIERS NOMADES, ÉGALEMENT
ORFÈVRES DE TALENT, DOMAIENT LES STEPPES DE
L'EST ET LES MONTAGNES DE L'ALTAÏ. REPORTAGE.



Pour en savoir plus sur les mystérieux Sakas, les archéologues explorent des tumulus funéraires (en h., sur le site d'Eleke Sazy), appelés *kurgan*. Les membres de l'élite étaient enterrés avec une kyrielle d'artefacts, qui sont minutieusement examinés. Ci-contre, le contenu d'une jarre exhumée d'une nécropole est passé au peigne fin.





La campagne de fouilles se concentre dans l'est du pays, protégé par la barrière montagneuse de l'Altaï. Les Sakas ont régné sur ces prairies d'altitude de 900 à 200 avant notre ère.



Des objets d'une extrême délicatesse, faits de cuir, de plantes et de bois, sont peu à peu exhumés

En cette fin d'après-midi d'août, la plaine se pare de reflets roux et verts, dessinant des ombres mouvantes sur le lit de la rivière. Soudain, un immense troupeau déferle des montagnes alentours, vague blanche rythmée par le tintement de quelques clochettes. La cigarette vissée au coin de la bouche, cuir tanné et treillis militaire, un berger kazakh fait aller et venir sa monture autour de ses quelque 1500 moutons. Assis devant leur campement, l'un sur une chaise de camping pliable et l'autre sur un insolite fauteuil de bureau à roulettes, Zainolla Samashev et Abdesh Toleubayev contemplant le spectacle de cette transhumance de fin d'été en sirotant du thé au lait dans des tasses en émail. Dans quelques semaines, le froid descendra des cimes et, avec lui, les loups hurlant à la nuit, à l'affût des provisions et des chiens du camp des deux archéolo-

gues. Les hommes devront alors remballer les caravanes et les yourtes, et attendre le printemps prochain pour continuer les fouilles dans les imposants tumulus funéraires qui parsèment la vallée d'Eleke Sazy, dans l'extrême est du Kazakhstan.

À respectivement 76 et 71 ans, Zainolla Samashev et Abdesh Toleubayev accomplissent enfin l'œuvre d'une vie, après que leurs travaux ont été bloqués pendant des décennies par Moscou. Depuis 2017 et le lancement d'un vaste programme de recherche financé par la province du Kazakhstan-Oriental, ces scientifiques disposent enfin de moyens dignes de ce nom pour tenter de retracer l'histoire antique du Kazakhstan, au premier millénaire avant notre ère, quand les steppes de l'Est et les montagnes de l'Altaï étaient encore dominées par un peuple scythe de guerriers nomades : les Sakas. Là, entre Eleke Sazy, Berel et Shilikti, ils ont mis au jour de nombreux sites, en particulier de majestueux tumulus rassemblés en nécropoles, étranges renflements sur ces immenses terres plates. Datations carbone, analyses ADN, microscopes à balayage électronique... Un vaste panel de techniques de pointe a été déployé pour exhumier et analyser les artefacts les plus délicats faits de cuir, plantes, textile, bois et métal, offrant aux scientifiques une opportunité sans précédent pour étudier l'organisation sociale, économique et culturelle des Sakas. ➤➤

Les Sakas vénéraient leurs chevaux, au point que les nobles étaient enterrés avec leur destrier. Une tradition perpétuée par d'autres tribus nomades, comme l'atteste ce cavalier hun découvert dans une tombe de Bérel.

Les valeureux guerriers ne se séparaient jamais de leurs fidèles montures... Pas même dans la mort









L'équipe a établi son campement (à d.) à Eleke Sazy, à proximité d'une nécropole saka (à g.). Les archéologues y vivent pendant plusieurs mois, coupés du monde, sans confort et sans réseau.

►► Une civilisation qui, à défaut de toute trace écrite, a laissé derrière elle des trésors. Ces monticules funéraires, appelés *kurgan*, où ont été enterrés les membres de la noblesse saka avec leurs chevaux ainsi que d'incredibles parures en or, témoignent d'une civilisation raffinée (voir encadré), à contre-courant d'une vision occidentale classant souvent les tribus nomades de l'Antiquité au rayon des «barbares».

Ces fouilles, Zainolla Samashev et Abdesh Toleubayev en rêvaient depuis toujours. Originaires de la région, les deux hommes ont grandi dans ces paysages où l'histoire se lit sur les reliefs des tumulus comme on lit du braille. «Quand j'étais petit, nous venions ici, à Eleke Sazy, chaque été, en famille, se remémore Abdesh, qui a grandi dans un village à 100 kilomètres de là. Je me souviens que les gens du coin savaient tous que les *kurgan* étaient très anciens, mais on ignorait qui les avait construits...» Dans les années 1980, alors jeune archéologue, il est retourné dans la vallée pour faire inscrire 300 *kurgan* au patrimoine de la République socialiste soviétique kazakhe, suspectant que ces nécropoles étaient sans doute l'œuvre des Sakas. Mais sans les fonds nécessaires pour y mener des fouilles, impossible de prouver sa théorie. Malgré la découverte en 1969 d'une tombe intacte contenant la momie d'une personne parée d'extraordinaires habits cousus d'or, l'Union soviétique n'avait cure des Sakas, considérés par Moscou comme un peuple primitif dénué d'intérêt. «Quand j'ai suggéré que l'organisation sociale et politique de ces nomades avait pu constituer un État, j'ai été traité de fou par mes pairs», raconte encore Abdesh Toleubayev, assis devant la magnifique yourte traditionnelle qu'il a fait fabriquer en 2016, spécialement pour ses expéditions. Derrière les roulottes et les tentes qui constituent le reste du campement, accueillant une quinzaine de personnes, une partie de foot se termine. Avant que la nuit ne tombe, les ouvriers saisonniers et la jeune génération d'archéologues délaissent le ballon et filent se laver dans le lit de la rivière. Quasiment coupée du monde dans la vallée, ►►

L'Union soviétique se moquait bien des Sakas, malgré la découverte d'une momie cousue d'or

➔ sans réseau téléphonique pendant plusieurs mois, l'équipe a dû s'adapter à un autre rythme de vie. «Pour moi, c'est comme un camp de vacances, plaisante Rinat Zhumataev qui, à 40 ans, est professeur associé à l'université nationale du Kazakhstan. Je me sens libre dans ce décor. Quand je retournerai en ville, je serai un peu comme un cheval qu'on a mis au corral !»

Dernier pays à avoir quitté l'URSS, le 16 décembre 1991, le Kazakhstan a été profondément marqué par la domination russe et la politique soviétique. «C'était pour la Russie un grand espace vide à peupler et à exploiter, analyse l'historienne américaine Sarah Cameron. Comme tant d'autres pouvoirs coloniaux, les Russes considéraient la culture nomade comme archaïque et ils prétendaient sortir les gens de ce qu'ils considéraient comme un sous-développement.» Dans un livre (*The Hungry Steppe*, non traduit), elle rappelle que dans les années 1920 et 1930, la collectivisation des moyens de production imposée par Staline déclencha au Kazakhstan – comme ailleurs en URSS – de gigantesques famines, et s'accompagna de la sédentarisation forcée d'un peuple habitué à la liberté de la steppe. En quinze ans, la moitié de la population disparut, morte de faim ou poussée à l'exil en Ouzbékistan et en Mongolie, remplacée par des millions de Russes venus travailler dans les usines alimentées par les mines et le pétrole de la région. À l'indépendance, les Kazakhs ne comptaient plus que pour 30 % des habitants et la russification de la culture était quasi totale. À l'école, le kazakh a depuis longtemps été remplacé par le russe, en particulier dans les villes, si bien qu'une génération d'intellectuels ne le parle pas. «Nos livres d'histoire ne racontaient rien de nous, se souvient Saltanat Amir, une chercheuse spécialisée en archéoméallurgie à l'université de Cambridge. Il n'y avait rien sur les peuples nomades ayant fait la grandeur de la steppe tels que les Huns ou la Horde d'or...»

Aujourd'hui, les Kazakhs réapprennent leur langue, et leur ethnie représente 70 % des 19 millions d'habi-

UNE CIVILISATION EN AVANCE SUR SON TEMPS

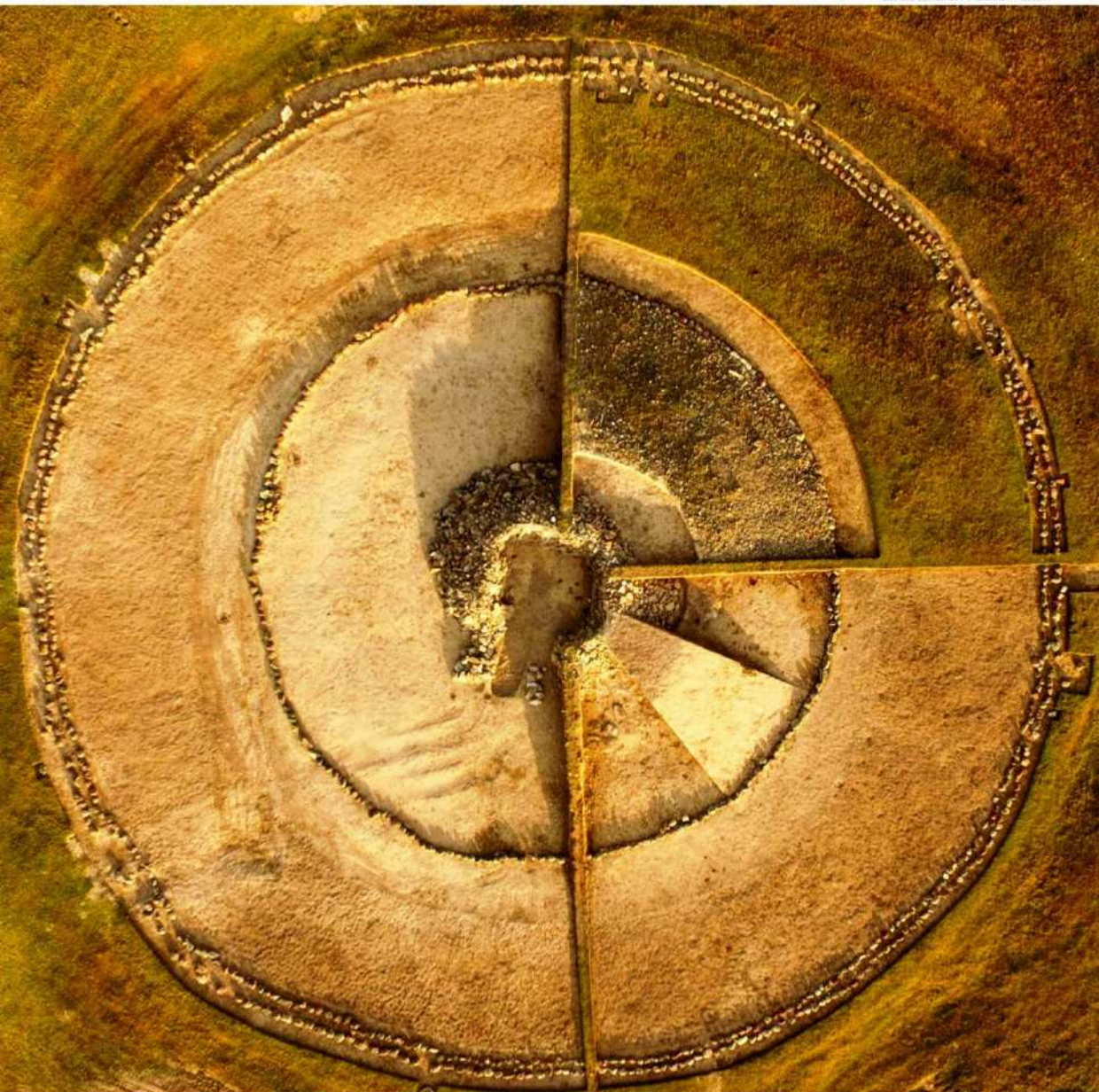
Faute de traces écrites, les Sakas restent mal connus. Les fouilles des nécropoles ont toutefois fourni de bons indices sur leur organisation sociale.

⊙ **UNE CULTURE CLANIQUE**
La société était très hiérarchisée. L'élite mobilisait des moyens importants pour s'offrir le travail d'artisans talentueux utilisant les matériaux les plus précieux, dont, bien sûr, l'or. Néanmoins, l'organisation politique n'était pas centralisée. Des analyses ADN ont démontré l'existence de clans, unis par des alliances.

⊙ **DE GRANDES DAMES**
Les femmes sakas montaient à cheval, chassaient et étaient enterrées avec les mêmes honneurs que leurs homologues masculins. Inspiré de la culture scythe, le mythe grec des Amazones peut laisser penser qu'elles furent de redoutables guerrières.

⊙ **PAS SI NOMADES QUE ÇA**
Les Sakas se sédentarisèrent parfois. À Akbauyr, les vestiges d'un village ont montré qu'ils pratiquaient aussi l'agriculture : des résidus d'orge, de blé et de mil ont été retrouvés sur des meules.

tants, grâce au rapatriement d'un million d'entre eux de l'étranger, à une importante politique nataliste, et au départ de 2,5 millions de Russes. Surtout, le pays a entamé un long et complexe processus de reconstruction de son identité, au cœur de laquelle se trouve la culture nomade. Les fouilles dirigées par Zainolla Samashev et Abdesh Toleubayev n'ont pas pour seul but d'étudier une époque révolue. «Si nous creusons, c'est pour que le peuple kazakh reprenne sa place dans l'histoire, estime Zainolla Samashev. Pendant plus de cent ans [le Kazakhstan est passé sous contrôle russe dès le XIX^e siècle], on nous a asséné que nous n'avions jamais été une nation.» Dans la vallée d'Eleke Sazy, trois mille ans d'une culture encore bien vivante résonnent dans le hennissement des chevaux, le mugissement des vaches et le murmure des affluents de la rivière Tarbagatai. Aux côtés des *kurgan* des Sakas se dressent des tombes turques du VIII^e siècle, ainsi que de plus petits monticules funéraires construits aux XVIII^e et XIX^e siècles. Tous présentent des caractéristiques similaires, à commencer par leur forme circulaire. «Le ciel, la vie et la mort, cette vallée autour de nous : nous vivons dans un cercle qui se perpétue éternellement, explique Zainolla Samashev en balayant de la main le paysage. Les *kurgan* reprennent cette symbolique et placent ainsi les défunts dans une continuité cosmique.» ➔



Les 300 tumulus retrouvés (ici, le *kurgan* 4, excavé en 2018) présentent tous le même aspect : un cercle parfait, symbolisant le cycle de la vie et de la mort.



Vingt-cinq plaques en or ou ouvrage comme celle-ci ont été retrouvées à Eleke Sazy. Petites (2,8 cm sur 1,4), elles représentent une sorte de créature polymorphe à bec d'oiseau de proie.

LES CRÉATIONS UNIQUES D'ARTISANS HORS PAIR

Les tombeaux des Sakas sont autant de cavernes d'Ali Baba : des centaines d'artefacts ont déjà été mis au jour, armes, bijoux, vêtements, miroirs... Indices d'une civilisation plutôt sophistiquée, ces objets témoignent d'une finesse d'exécution rare. Et d'une vénération des forces de la nature : beaucoup de motifs renvoient au règne animal.



Dans l'iconographie saka, le cerf compte parmi les motifs animaliers les plus fréquents. Ici, il est figuré couché, et l'incrustation de turquoise et de lapis-lazuli complète le travail des orfèvres.



Conçu pour abriter un long poignard, ce fourreau en bois de 26 cm est paré de feuilles d'or et de pierres semi-précieuses. Découvert dans le kurgan 4, il a été fabriqué entre le VIII^e et le VI^e siècle avant notre ère.

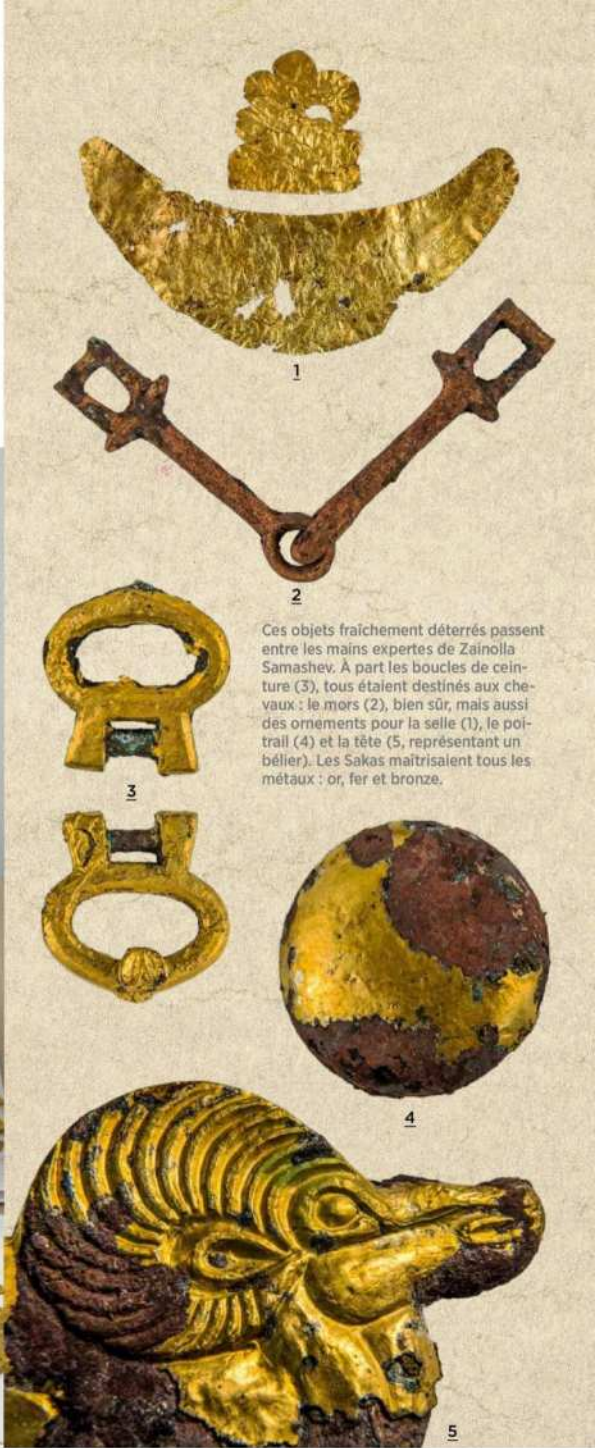


Cette œuvre d'art, dont l'usage demeure incertain, a été exhumée de la nécropole de Shilikti. D'après les archéologues, elle dépeint un aigle-griffon capturant un serpent dans ses serres.



Cette pièce faisait partie d'un gorytos : un étui à arc, combiné à un carquois, que les Scythes – et donc les Sakas aussi – portaient attaché à la ceinture.

Avec Abdesh Toleubayev, disparu récemment, Zainolla Samashev, 76 ans, est l'un des deux archéologues à l'origine des fouilles en cours dans le Kazakhstan-Oriental. Ici, il travaille sur un décor de selle.



Ces objets fraîchement déterrés passent entre les mains expertes de Zainolla Samashev. À part les boucles de ceinture (3), tous étaient destinés aux chevaux : le mors (2), bien sûr, mais aussi des ornements pour la selle (1), le poutrail (4) et la tête (5, représentant un bélier). Les Sakas maîtrisaient tous les métaux : or, fer et bronze.

Photos - Frédéric Noy



► L'archéologue s'avance jusqu'à un tumulus de 33 mètres de diamètre – et identifié comme le *kurgan 4* –, dont la structure a été comme dépecée en quartiers irréguliers lors des fouilles. Jadis, un passage orienté en direction du lever du soleil menait à la chambre funéraire, située au centre du monticule. C'est là qu'a été découverte, en 2018, la sépulture intacte d'un jeune archer saka, préservée des pillards par l'écroulement d'une paroi. Une trouvaille qui a confirmé la théorie d'Abdesh Toleubayev... et qui est rapidement devenue une affaire d'État, car c'était la première tombe inviolée mise au jour depuis un demi-siècle. Pour exhumer les restes dans les meilleures conditions possibles, un bloc entier du tumulus a été extrait et placé dans un coffre pour être acheminé à Oskemen, la capitale du Kazakhstan-Oriental. Le tombeau contenait tellement d'or que des gardes armés furent dépêchés pour

en sécuriser le transport. «Nous aurions même pu avoir des hélicoptères, c'était comme dans un film d'action !», raconte Abdesh Toleubayev, exalté par le souvenir de ce moment victorieux. Autour du *kurgan 4*, des pierres rouges, jaunes et bleues avaient été disposées en cercle par les Sakas, symbolisant ainsi la limite entre le monde des vivants et le monde des morts.

Parfaitement préservés, les ossements de l'adolescent gisant dans le *kurgan 4* portaient encore des vêtements ornés de 10000 microperles d'or d'un millimètre de diamètre, des colliers de turquoise, jaspé et cornaline et un torqué en or massif. Sur sa hanche, une dague en bronze au pommeau surmonté de deux félins, enchâssée dans un fourreau d'or ciselé. Le jeune homme était surtout muni d'un *gorytos*, un carquois typique des Scythes contenant à la fois arc et flèches, et décoré de magnifiques plaques représentant un cerf et sa harde de biches.



Au Kazakhstan, le cheval reste au centre de tout. Le *kokpar* est le sport roi. Deux équipes de cavaliers se disputent une carcasse de chèvre, à déplaquer jusqu'à un puits servant de but.

LE CHEVAL, INDÉFACTIBLE COMPAGNON DU KAZAKH

Plus qu'un symbole national, le cheval est indissociable de l'histoire du Kazakhstan où, il y a cinq mille cinq cents ans, il fut domestiqué pour la première fois par le peuple Botai. Depuis, des Sakas aux Mongols, en passant par les Huns, le pays a toujours été une terre de nomades dont la vie sociale, mais aussi politique et économique, dépendait des compétences des cavaliers et des éleveurs. Et aujourd'hui, malgré les profonds changements survenus aux XIX^e et XX^e siècles, le cheval y conserve une place centrale. Il n'est pas rare de croiser des troupeaux galopant en semi-liberté dans la steppe, un mode d'élevage durable et respectueux de l'animal.

Deuxièmes consommateurs de viande équine au monde, notamment sous forme de saucisses (*kazy*), les Kazakhs raffolent aussi du lait de jument fermenté (*koumis*). Les étalons les plus rapides participent au *kokpar* (photo), sorte de polo débridé érigé en sport national.

Un trésor fabuleux qui a confirmé le don des Sakas pour l'orfèvrerie. Depuis, des centaines d'artefacts similaires ont été retrouvés sur les sites en cours d'excavation. «Aucun peuple avant ou après les Sakas n'a produit autant d'objets en or massif», estime Rebecca Roberts, chercheuse à l'université de Cambridge, et conservatrice de l'exposition *L'Or de la grande steppe* au Fitzwilliam Museum, dans la même ville, qui a rassemblé les trouvailles des Kazakhs en 2021. Mais leur talent ne se limitait pas à cela : ils maîtrisaient toutes sortes de métaux, le bronze, mais aussi le fer qu'ils sculptaient et recouvraient ensuite de feuilles d'or. «En fait, ils frimaient pas mal !», s'amuse Rebecca Roberts. Bouquetins, léopards des neiges, argalis de l'Altaï (des moutons sauvages), loups, aigles royaux et même griffons... L'omniprésence des animaux, réels ou légendaires, sur les motifs ornementaux témoigne de la profonde connexion des Sakas à la nature. Des traces de végétaux (armoise, fougère...) analysées par les scientifiques ont démontré qu'ils détenaient une grande connaissance des plantes de la région, dont ils se servaient à des fins médicinales ou lors de rituels religieux et chamaniques.

Au village de Berel, à quelques kilomètres du site archéologique du même nom, Nurlan Raisov, 50 ans, rassemble ses juments dans un enclos pour la traite de 14 heures. Une employée de sa ferme positionne un seau en dessous du pis d'une jeune alezane pour y recueillir le mince filet de lait qui sera ensuite fermenté pour produire le *koumis*, sorte de kéfir dont les Kazakhs sont friands. «Il faut traire les juments toutes les deux heures, car elles produisent assez peu de lait... comme les humains !», explique en riant le patron, dont l'exploitation familiale, héritée de son père, compte 38 chevaux, ainsi que des vaches et des moutons. Nurlan Raisov raconte les étés de moins en moins longs et les hivers de plus en plus rudes – une manifestation du dérèglement climatique – durant lesquels ses bêtes produisent un lait de mauvaise qualité. L'impact sur les finances de la ferme se fait sentir, mais pour l'éleveur, impossible d'imaginer un autre mode de vie. Une cavalcade quotidienne dans la campagne, sur un jeune étalon nommé Zhora, reste pour lui un sas de décompression vital. «Les chevaux sont des bêtes sensibles, ils entendent ➤»



À Berel, le *kurgan* 11 a été reconstitué : des chevaux y furent enfouis au IV^e siècle av. J.-C., avec profusion de parures.

► tout, et ils ont un lien émotionnel fort avec nous autres, les humains», affirme-t-il.

Ce lien indéfectible entre les Kazakhs et leurs montures est sans doute la preuve la plus visible et la plus irréfutable de l'héritage culturel des peuples nomades de l'Antiquité. Les Sakas avaient un rapport quasi sacré avec leurs chevaux, qui étaient, bien plus qu'un simple moyen de transport, leurs compagnons dans la vie, et dans la mort. Sur le site de Berel, magnifique plateau piqueté de fleurs mauves et jaunes, treize squelettes d'équidés ont été retrouvés enterrés avec leurs maîtres dans le *kurgan* 11. Ces cadavres de chevaux, enfouis au IV^e siècle av. J.-C., ainsi que les superbes ornements dont ils étaient accoutrés, ont été remarquablement préservés par le pergélisol, permettant aux chercheurs de reconstituer jusqu'à la couleur de leurs robes – des alezans bais pour la plupart. Tous portaient des masques, à l'effigie de griffons ou dotés de fausses cornes de bouquetins en bois doré, qui leur donnaient l'allure de créatures mythologiques...

Soudain, le calme de la steppe est rompu. Un petit groupe de visiteurs se presse sur le site de Berel, où l'on peut admirer la reconstitution méticuleuse du *kurgan* 11. Parmi eux, Marat Aitbayev, 51 ans, fonctionnaire venu

Les squelettes équins portaient des masques dotés de cornes ou à l'effigie de griffons

avec sa famille depuis la capitale, Astana, pour voir «comment [ses] ancêtres vivaient». Zainolla Samashev se prête volontiers au jeu des selfies avec lui, flatté de se voir qualifier de héros national. Puis il désigne, à quelques dizaines de mètres du *kurgan* 11, un autre tumulus, excavé en 1865 par l'ethnologue russe Vassili Radlov. «Ils ont creusé droit dedans, pris les artefacts et les ont rapportés en Russie comme des pilliers de tombes», s'indigne-t-il. Malgré les demandes réitérées de l'État kazakh, le Kremlin a refusé de restituer les précieux objets, qui sont conservés au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg.

Une des premières nécropoles fouillées par Zainolla Samashev, en 1998, fut le *kurgan* 11. Depuis, des analyses génétiques ont permis d'établir la relation entre les deux personnes qui y avaient été inhumées, un homme d'environ 35 ans, décédé d'un coup de hache à la tête, et une dame de plus de 60 ans, victime de mort naturelle une quinzaine d'années plus tard : une mère et son fils. La femme prit-elle le pouvoir à la mort de son héritier ? De nombreuses questions restent en suspens, notamment sur la place des femmes dans la ►►



COMPAGNIE FRANÇAISE DE CROISIÈRES

GRANDE CROISIÈRE À LA FRANÇAISE VERS L'AFRIQUE ET LE CAP-VERT

Soyez les premiers à découvrir Renaissance de CFC Croisières lors de sa saison inaugurale.

- À bord de Renaissance, votre navire-boutique haut de gamme
- Service d'excellence 100% francophone
- Gastronomie française



L'Afrique de l'Ouest, le Cap-Vert et les Îles Fortunées

Départ de Marseille - retour au Havre,
15 escales, Espagne, Maroc, Sénégal, Gambie,
Cap-Vert et Portugal.
32 nuits du 28 janvier au 29 février 2024



À partir de
3 735 €
par personne, frais
de séjour inclus*



FLASHEZ CE QR CODE
POUR DÉCOUVRIR
LA CROISIÈRE



Informations et réservations dans votre agence de voyages et sur [cfc-croisieres.fr](https://www.cfc-croisieres.fr)

N° Vert 0 801 34 22 22

LA CROISIÈRE À LA FRANÇAISE

EUROPE DU NORD - MÉDITERRANÉE - CANARIES ET MADÈRE - GRANDS VOYAGES...





La place de la République d'Almaty, l'ancienne capitale. Une colonne de 28 mètres de haut s'y dresse, avec, à son sommet, une sculpture à l'effigie d'un Saka, juché sur une panthère des neiges allée.

► société nomade, mais la technologie permet d'apporter des réponses toujours plus précises. Et parfois surprenantes. Ainsi les Sakas ont-ils longtemps été considérés comme les héritiers des innovations culturelles et techniques des populations scythes européennes décrites par le Grec Hérodote au V^e siècle avant notre ère. Or les archéologues ont découvert des tombes sakas datant de 900 avant J.-C., et leur travail, combiné à une étude génétique à travers tout l'espace scythe, a pu établir que les Sakas ont en fait été les précurseurs de leurs cousins européens. «C'était une vision eurocentriste de l'histoire, dit Zainolla Samashev. Je suis content que nous ayons pu démontrer ce qui nous semblait évident au regard de nos trouvailles sur le terrain.»

L'importance symbolique des Sakas pour les Kazakhs s'est matérialisée, en 2006, avec la construction, dans le centre d'Almaty (qui avait été capitale jusqu'en 1997), d'une statue de 28 mètres de haut représentant un «guerrier d'or» fièrement campé sur une panthère des neiges allée, une interprétation contemporaine de la momie découverte en 1969. Mais des impacts de balles sur le socle du monument témoignent du chemin que le pays doit encore parcourir pour s'affranchir de son

Au centre d'Almaty, l'ex-capitale, trône désormais la statue d'un Saka, devenue un symbole national

«Vladimir Poutine a toujours félicité notre ancien président, Noursoultan Nazarbaïev, d'avoir créé le "premier État kazakh", sous-entendant qu'avant 1991, il n'y en avait jamais eu, explique Zainolla Samashev. Nous, nous disons qu'il y a deux mille cinq cents ans, nos ancêtres les Sakas gouvernaient un État et que nous sommes un peuple avec une histoire ancienne et singulière.»

À quelques centaines de mètres de la place de la République où se dresse le guerrier d'or, un groupe d'élèves pousse les portes de l'imposant musée central d'État du Kazakhstan. La classe passe assez vite devant la section dédiée aux Sakas, qui ne met pas encore en avant les découvertes de Zainolla Samashev et Abdesh Toleubayev – lequel est décédé peu avant la publication de ce reportage. En retrait, un petit garçon s'attarde devant les vitrines. Fasciné par les costumes de ces ancêtres si lointains. Comme happé par les fantômes d'un peuple oublié. ■

MÉLANIE GOUBY

1 voyage de rêve,
1 île paradisiaque,
1 semaine de pluie,
c'est difficile à digérer...

pas nos yaourts
au lait de chèvre.*



*Les cultures vivantes du yaourt (ferments) améliorent la digestion du lactose de ces produits chez les individus ayant des difficultés à le digérer.
Pensez à varier et équilibrer votre alimentation et à adopter un mode de vie sain.

Pour votre santé, évitez de grignoter entre les repas.

www.mangerbouger.fr

PHOTOGRAPHIE ANIMALIÈRE

LA VIE SAUVAGE DANS L'OBJECTIF

Étonnants, émouvants, spectaculaires... Ce sont les clichés révélés par la 59^e édition du prestigieux prix Wildlife Photographer of the Year décerné par le musée d'Histoire naturelle de Londres. Œuvres d'amateurs passionnés ou de vedettes de la photographie animalière, voici les favoris de la rédaction de GEO.





Quelque 90 kilos et une gueule dotée d'une soixantaine de dents acérées : le plus grand lézard du monde ne s'approche pas sans risque. Le canot de Tom Way dérivait vers Rinca, l'une des trois îles du parc national de Komodo, dans l'archipel indonésien, lorsqu'il a repéré des dragons paressant sur une plage. Au moment où il a saisi son appareil photo, deux reptiles de trois mètres de long se sont jetés l'un sur l'autre, soulevant un nuage de sable doré. Choc de titans aussi brutal que bref : le temps de déclencher et le duel était fini.

Tom Way (Royaume-Uni)

› Catégorie «Comportements
- amphibiens et reptiles»

› Mention très honorable





Le léopard mange de tout, insectes et antilopes, mais pour lui, mettre un porc-épic du Cap (*Hystrix africaeaustralis*) au menu n'est pas de tout repos. C'est ce qu'a appris ce jeune mâle, observé par Dana Allen dans le delta de l'Okavango (Botswana), à ses dépens. «Il essayait d'attaquer sa proie de face ou par en dessous, explique la photographe californienne. Mais le porc-épic se tournait de façon à toujours lui présenter son dos hérissé de dards.» Face à cette muraille de pointes d'une cinquantaine de centimètres, le prédateur a vite renoncé à son dîner. Après une brève escarmouche, le fauve dépité et le rongeur soulagé sont finalement partis chacun de leur côté.

Dana Allen (États-Unis)

➤ Catégorie «Comportements - mammifères»
➤ Mention très honorable

Dana Allen / Wildlife Photographer of the Year 2022





Les deux mois passés par le documentariste animalier Bertie Gregory sur le rouf d'un voilier à scruter l'horizon, dans le froid polaire et les vents violents de la péninsule Antarctique - la région la plus au nord du continent blanc - ont été récompensés par ce cliché réalisé avec un drone. Il montre trois orques et leur technique de chasse originale : les cétacés agitent ensemble les flots pour créer une vague, afin de balayer le phoque de Weddell réfugié sur un frêle radeau de glace. Dans le même temps, les énormes cétacés soufflent un nuage de bulles (le panache blanc visible sur leur dos) pour désorienter leur proie lorsqu'elle finira par tomber à l'eau.

Bertie Gregory (Royaume-Uni)

› Lauréat de la catégorie
« Comportements - mammifères »





Caitlin Henderson séjournait à Malanda, dans une maison nichée au cœur de la forêt tropicale du Queensland, en Australie, lorsqu'elle a surpris un drôle de visiteur nocturne sur le rebord de sa fenêtre : un opossum à queue en brosse (*Trichosurus vulpecula*). Ce marsupial arboricole, de la taille d'un chat domestique (à ne pas confondre avec *Didelphis virginiana*, son cousin d'Amérique du Nord) était en plein festin. « Cette femelle, avec son petit dans sa poche, dévorait avidement une grande cigale », raconte Caitlin. Pas de quoi effrayer la photographe, spécialiste des araignées et des scorpions, qui a aussitôt tiré le portrait du noctambule aux longues griffes.

Caitlin Henderson (Australie)

- Catégorie « Faune urbaine »
- Mention très honorable



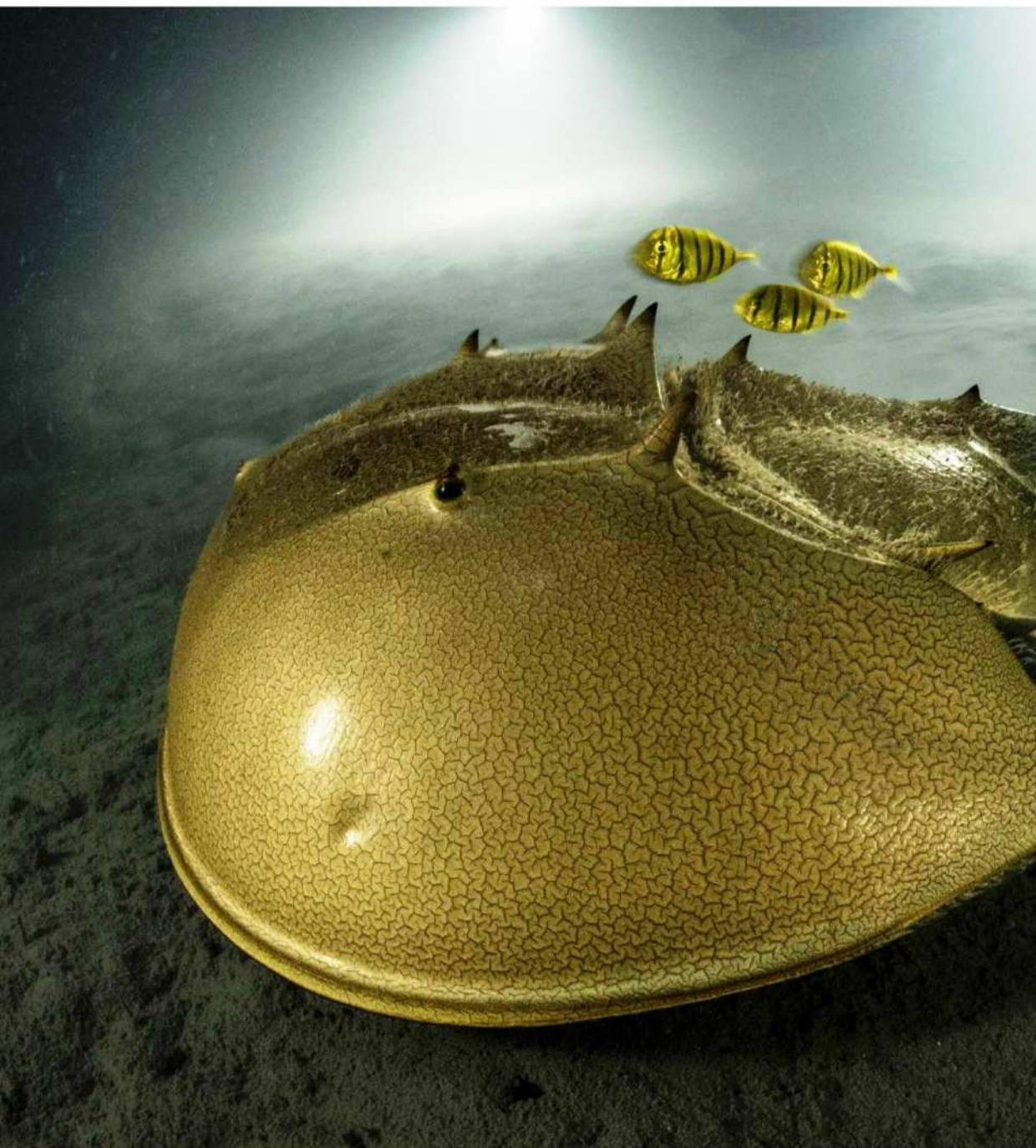


Un bruit, un mouvement, a soudain attiré l'attention de Atsuyuki Ohshima, en balade dans la forêt enchantée de Yakushima, une petite île tout au sud de l'archipel nippon. En se retournant, le photographe japonais a d'abord vu surgir un cerf sika (*Cervus nippon*). Et tout de suite après, c'est un jeune macaque qui a rebondi sur un tronc comme sur un tremplin pour atterrir sur le dos du cerf et l'enlacer à bras-le-corps. Le phénomène est rare mais pas inédit. On a ainsi vu des mâles macaques sauter sur des biches pour tenter de s'accoupler avec elles. Dans ce cas présent, s'agissant d'une femelle, il semble plutôt qu'elle ait juste voulu s'offrir une séance de rodéo.

Atsuyuki Ohshima (Japon)

› Catégorie «Comportements - mammifères»

› Mention très honorable





Escortée par un trio de carangues dorées, une limule d'Asie du Sud-Est (*Tachypleus tridentatus*) glisse lentement au-dessus des fonds marins. Ce «fossile vivant» (l'espèce est apparue il y a 300 millions d'années, c'est-à-dire avant les dinosaures), aussi appelé crabe fer à cheval, fascine en raison de son sang bleu, et surtout de sa carapace, préhistorique par sa forme et futuriste par sa couleur or. Le biologiste marin et photographe Laurent Ballesta est parti à sa recherche dans les eaux protégées de l'île de Pangatalan, dans l'ouest des Philippines. Avec ce cliché spectaculaire, il est récompensé pour la quatrième fois par le prestigieux concours de photographie animalière.

Laurent Ballesta (France)

› Lauréat du grand prix
Wildlife Photographer of the Year 2023

Laurent Ballesta / Wildlife Photographer of the Year 2023



À l'approche de l'automne, saison des amours pour les bouquetins de Nubie (*Capra nublana*), chèvres sauvages endémiques des montagnes du Maghreb et du Moyen-Orient, le pelage des mâles s'assombrit et les muscles de leur cou s'épaississent. C'est à cette époque que les rivaux se dressent sur leurs pattes arrière pour foncer tête contre tête. Sous la violence du choc, il arrive que leurs cornes se brisent. Après avoir longé longtemps la crête d'une falaise dans le désert du Néguev (sud d'Israël), le photographe animalier Amit Eshel a assisté à l'un de ces affrontements, au bord d'un gouffre. Une bataille d'un quart d'heure qui s'est achevée par la reddition, sans blessure majeure, d'un des combattants.

Amit Eshel (Israël)

› Lauréat de la catégorie « Animaux dans leur environnement »



Amit Eshel / Wildlife Photographer of the Year 2022



Contrairement aux apparences, ce chevesne mâle, un poisson de rivière commun, ne tire pas la langue au photographe qui l'a surpris dans un ruisseau de Virginie (États-Unis). Il transporte une pierre dans sa bouche pour bâtir un nid où les femelles déposeront leurs œufs à l'abri des prédateurs. «J'observe souvent les chevesnes, raconte Isaac Szabo. Ils sont tous différents : les timides s'enfuient à mon approche, d'autres acceptent plus ou moins vite ma présence. Celui-ci était particulier : il s'est tout de suite montré coopératif en déposant ses cailloux un à un, juste devant mon objectif.» Laisant tout loisir au plongeur de lui tirer le portrait.

Isaac Szabo (États-Unis)

› Catégorie «Photographie sous-marine»

› Mention très honorable



Isaac Szabo / iStockphoto.com / Photo.com / Corbis / Contrasto





Depuis le pic de Gokyo (5 357 m), la vue embrasse toute la région de l'Everest. Au second plan, juste derrière les drapeaux de prière, la langue du glacier de Ngozumpa.



Le Népal

maître de son destin

HUIT ANS APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE QUI A RAVAGÉ UNE PARTIE DE SON TERRITOIRE, L'ANCIENNE MONARCHIE, DEVENUE UNE RÉPUBLIQUE EN 2008, EST EN EFFERVESCENCE : SES FORÊTS RENAISSENT APRÈS DES ANNÉES D'EFFORTS, LES SHERPAS RÉGNENT DÉSORMAIS SUR LES CIMES DE L'EVEREST ET DES NONNES RÉVOLUTIONNENT LES TRADITIONS.

P. 60

AU COUVENT DES NONNES KUNG-FU

P. 72

LES SHERPAS PREMIERS DE CORDÉE

P. 90

UN ÉDEN RETROUVÉ



RELIGION

Au couvent des nonnes kung-fu

LES RELIGIEUSES DU TEMPLE DU MONT DRUK AMITABHA, PRÈS DE KATMANDOU, SONT LOIN DE SE CANTONNER, COMME D'AUTRES, À LA PRIÈRE. LEUR QUOTIDIEN INCLUT LA MÉDITATION, LA PRATIQUE DES ARTS MARTIAUX ET... L'ACTIVISME ENVIRONNEMENTAL. REPORTAGE.



Le matin, les nonnes s'entraînent au kung-fu, devant le temple principal. Elles sont toutes prénommées Jigme («sans peur»).



Photos : Saumya Khandelwal / NYT / REDUX-REA





Peu avant l'aube, elles se rassemblent dans le temple où une maîtresse de chant dirige les prières

Ce matin, les religieuses effectuent le *nolsang*, un rituel en faveur des malades et des défunts. Assises en tailleur sur des bancs, elles font défiler les textes des prières sur des tablettes, introduites au couvent pour limiter l'usage du papier. Leur mission spirituelle : cultiver à la fois une bonne forme physique... et l'égalité des sexes.



Traditionnellement, les nonnes bouddhistes n'exercent pas d'activité physique. Mais après les prières matinales, celles de Druk Amitabha troquent leur robe bordeaux contre un uniforme marron foncé – leur tenue de combat.

Dans un bruissement d'uniformes, elles distribuent coups de poing et de pied



C'est en 2008 que les premières religieuses ont été initiées aux arts martiaux par des Vietnamiens de passage au couvent. Depuis, 800 d'entre elles ont été formées aux bases du kung-fu, et 90 ont suivi des cours pour devenir coachs sportives.



À rebours des traditions, les religieuses du courant Drukpa, non seulement pratiquent aujourd'hui le kung-fu, mais dirigent aussi des prières - un rôle assumé uniquement par les moines partout ailleurs.



Les «nonnes kung-fu» ont aussi été formées à devenir maîtresses de chant et ont été initiées à la plus haute forme de méditation, le Mahamudra, «grand symbole» en sanscrit. Des activités d'ordinaire réservées aux hommes.

«Le kung-fu nous permet de casser les stéréotypes et de prendre confiance en nous»

L

es premiers rayons du soleil percent les nuages étreignant au loin les cimes enneigées de l'Himalaya. Jigme («sans peur») Rabsal Lhamo tire une épée de derrière son dos et assène un coup à son adversaire, comme elle nonne bouddhiste. La femme tombe à terre. «Les yeux sur la cible ! Concentre-toi !», hurle Jigme Rabsal Lhamo à la religieuse assommée, devant un temple blanchi à la chaux du couvent de Druk Amitabha, érigé sur une colline près de la capitale népalaise Katmandou.

Ces religieuses sont connues comme les «nonnes kung-fu». Elles appartiennent à l'école Drupka («dragon»), une branche du bouddhisme tibétain apparue il y a huit cents ans. Dans l'Himalaya et le reste du

monde, les adeptes de ce courant mêlent désormais méditation et arts martiaux. Chaque matin, les résidentes du couvent troquent ainsi leur robe couleur bordeaux contre un uniforme marron foncé pour leur séance quotidienne de kung-fu, un art martial ancestral chinois. Cela fait partie de leur mission spirituelle, qui consiste à cultiver une bonne forme physique et l'égalité des sexes. Leurs croyances bouddhistes les poussent aussi à mener une vie respectueuse de l'environnement.

Le matin, les murs du couvent résonnent du bruit sourd de leurs pas et du cliquetis de leurs épées. Dans un bruissement d'uniformes, elles font la roue et distribuent coups de poing et de pied sous la houlette de Jigme Rabsal Lhamo. «Le kung-fu nous permet de casser les stéréotypes et de prendre confiance en nous, explique cette nonne originaire du Ladakh, dans l'Himalaya indien, arrivée au couvent il y a une douzaine d'années. Cela nous aide à venir au secours des autres dans les situations critiques.»

Dans l'Himalaya, les femmes ont toujours tenté de pratiquer ce culte à rebours des traditions, se posant en égales spirituelles des moines, mais elles ont été stigmatisées par les chefs religieux et la société elle-même. ➔➔



L'émancipation des nonnes kung-fu suscite parfois de vives réactions. Des bouddhistes conservateurs ont ainsi menacé de brûler leur couvent. Mais pas de quoi les décourager, insistent-elles.

➔ Interdit pour elles, par exemple, de participer aux débats philosophiques auxquels les moines, eux, se livrent avec passion. Les nonnes sont d'ordinaire cantonnées à des tâches ménagères, comme la cuisine et le ménage dans les monastères et couvents. Elles ne peuvent pas exercer d'activité physique, ni diriger de prière ou même chanter. Mais au cours des dernières décennies, des milliers d'entre elles, issues de divers courants du bouddhisme himalayen, se sont élevées contre ces discriminations. Fer de lance de cette lutte : les nonnes kung-fu. Leur ordre, le Drukpa, a commencé à se réformer il y a trente ans, sous la direction de Jigme Pema Wangchen, âgé de 60 ans aujourd'hui, douzième incarnation du Gyalwang Drukpa, le chef spirituel du mouvement. Ce dernier cherchait alors à bouleverser les

traditions séculaires. Son but : que les nonnes puissent sortir des temples pour propager le message religieux de sa secte. « Nous sommes en train de changer les règles du jeu, explique Jigme Konchok Lhamo, une religieuse de 29 ans. On ne peut pas se contenter de rester à méditer assises sur des coussins dans un couvent... »

Aujourd'hui, non seulement les nonnes pratiquent le kung-fu, mais elles dirigent aussi des prières. Et partent pendant des mois en pèlerinage « écolo », pour ramasser des déchets plastiques et sensibiliser les gens au changement climatique. Chaque année, depuis vingt ans – à l'exception de la période de pandémie de Covid-19 –, elles enfourchent leurs vélos et quittent Katmandou pour rejoindre la région du Ladakh, dans les cimes de l'Himalaya indien,

à environ 2000 kilomètres au nord-ouest, afin de promouvoir les modes de transport écologiques. Chemin faisant, elles s'arrêtent dans des zones rurales au Népal et en Inde pour sensibiliser les habitants à l'égalité des sexes et à l'importance des filles (dans cette région du monde, les violences à l'encontre des femmes sont courantes).

C'est en 2008 que les nonnes de la secte ont été initiées aux arts martiaux par des adeptes vietnamiens venus au couvent étudier les textes sacrés et apprendre à jouer des instruments utilisés pendant les prières. Depuis, 800 religieuses ont été formées aux bases du kung-fu, et 90 d'entre elles ont même suivi des cours intensifs pour devenir coachs sportives. La douzième incarnation du Gyalwang Drukpa les a aussi formées à devenir maîtresses

HAVAS VOYAGES

VOUS
EMMENER
PLUS LOIN

Vivre une expérience sur-mesure.
S'échapper hors des sentiers battus.
Rencontrer les autres et se découvrir soi-même.
Parce que nous voulons tous mieux voyager, et revenir transformés.

Vous avez un projet de voyage ? Contactez le spécialiste de votre destination sur havas-voies.fr



➔ de chant, une fonction jusque-là réservée aux hommes ; et il leur a enseigné le plus haut niveau de méditation, appelé Mahamudra, un mot sanskrit signifiant «grand symbole».

Au fil des années, ces religieuses ont acquis une grande notoriété au Népal, pays majoritairement hindouiste (il compte seulement 8 % de bouddhistes) mais aussi hors des frontières. Les nouveaux partis pris de leur mouvement n'ont toutefois pas manqué de susciter de vives réactions, et des bouddhistes conservateurs ont menacé de brûler les temples Drukpa. Et lorsqu'elles descendent les pentes abruptes qui mènent de leur couvent au marché local, il n'est pas rare que les religieuses se fassent insulter par des moines d'autres sectes. Mais cela ne les décourage pas, disent-elles. Quand on les voit, le crâne rasé, roulant à bord de leurs minibus ouverts, elles ont tout de soldats prêts à partir au combat... Et capables d'affronter n'importe quel préjugé.

«ELLES DONNENT ENVIE DE
TOUT PLAQUER POUR LES REJOINDRE»

Le couvent et son vaste campus abritent 350 nonnes, qui vivent avec des canards, des dindes, des cygnes, des chèvres, 20 chiens, un cheval et une vache – tous rescapés des rues ou des boucheries du coin. Au couvent, les femmes sont tour à tour peintres, artistes, plombières, jardinières, électriciennes, maçonnes... Elles gèrent également une bibliothèque et une clinique ouverte aux habitants alentour. «Lorsque les gens viennent ici et nous voient travailler, ils se disent que les nonnes ne sont finalement pas "inutiles", explique Jigme Zeki Lhamo, 28 ans, évoquant un reproche souvent fait aux religieuses en général. Nous ne nous occupons pas seulement de religion, mais aussi de la société.» Une vocation qui inspire d'autres femmes dans la capitale népalaise. «Quand je les vois, je me dis que moi aussi, je voudrais être une nonne, confie Ajali Shahi, étudiante diplômée de l'université Tribhuvan de Katmandou. Elles ont l'air tellement cool qu'elles donnent envie de tout plaquer pour les rejoindre !»

ELLES AGISSENT SUR TOUS LES FRONTS

UNE VIE CONTEMPLATIVE À MÉDITER SUR UN COUSSIN ? TRÈS PEU POUR CES RELIGIEUSES, QUI S'ILLUSTRENT PAR LEUR ACTIVISME ENVIRONNEMENTAL ET SOCIAL. EN 2019, ELLES ONT REÇU À NEW YORK LE PRIX ASIA GAME CHANGER, QUI RÉCOMPENSE CEUX QUI ONT UN IMPACT MAJEUR EN ASIE. VOICI QUELQUES-UNS DE LEURS ACCOMPLISSEMENTS.



En 2015, après le terrible séisme qui a fait des milliers de victimes au Népal, les nonnes kung-fu ont acheminé à pied des vivres jusque dans des villages inaccessibles pour les ONG humanitaires et ont participé à reconstruire des centaines de maisons.



Elles donnent des cours de kung-fu aux filles, leur enseignant des techniques d'autodéfense, dans cette région du monde où les violences faites aux femmes sont courantes.



Qu'il pleuve, vente ou neige, chaque année, elles font un pèlerinage écologique, marchant 600 kilomètres pour ramasser des déchets plastiques. Elles partent aussi à vélo jusqu'en Inde pour promouvoir les transports durables.



Elles sont formées pour assister des chirurgiens ophtalmologiques, qui proposent des opérations de la cataracte gratuites aux populations défavorisées.



Durant la pandémie de Covid-19, elles ont tourné une vidéo sur les gestes barrières, et distribué des masques, du savon et du gel hydroalcoolique dans les villages alentour.

Chaque jour, le couvent reçoit une douzaine de demandes d'adhésion provenant de pays aussi éloignés que le Mexique, l'Irlande, l'Allemagne et les États-Unis. «Mais cette vie n'est pas faite pour tout le monde, prévient la sœur Jigme Yangchen Ghamo. De l'extérieur, cela peut paraître attirant, mais c'est difficile. Nous sommes soumises à tant de règles... Même le fait d'avoir une poche cousue dans sa robe est soumis à des restrictions !»

À trois heures du matin, les moniales se lèvent et méditent pendant deux heures dans leur dortoir. Puis, peu avant l'aube, elles se dirigent vers le temple principal où la maîtresse de chant Tsondu Chuskit dirige les prières. Assises en tailleur sur de petits bancs, les nonnes font défiler le texte de la prière sur leurs tablettes, introduites au couvent pour limiter l'usage du papier. Puis, à l'unisson, elles commencent à chanter, et le temple aux couleuvres vives vibre au son des tambours, des cors et des cloches. Après les prières, elles se rassemblent à l'extérieur. Parmi elles, Jigme Namdak Dolker. Elle avait 12 ans lorsqu'elle a vu passer une procession de nonnes Drukpa devant la maison de son oncle, au Ladakh, en Inde. Elle s'est précipitée pour marcher avec elles. Sa famille a refusé qu'elle entre au couvent. Mais quatre ans plus tard, elle a quitté les siens et rejoint les religieuses du mont Druk Amitabha. Quand on lui demande comment elle se sent aujourd'hui, sept ans après son entrée dans les ordres – et après six années

de kung-fu –, elle répond : «Je me sens fière. Libre de faire ce que je veux. Et si forte au fond de moi que je peux relever tous les défis !» ■

SAMEER YASIR

HAVAS VOYAGES



VOUS EMMENER PLUS LOIN

Vivre une expérience sur-mesure.
S'échapper hors des sentiers battus.
Rencontrer les autres et se découvrir soi-même.
Parce que nous voulons tous mieux voyager, et revenir transformés.

Vous avez un projet de voyage ? Contactez le spécialiste de votre destination sur [havas-voies.com](https://www.havas-voies.com)





Mingma Gyalje Sherpa (au centre) pose entouré des guides d'Imagine Nepal, l'agence de trek qu'il a créée. Il a dirigé l'équipe 100 %



HIMALAYA

Les Sherpas, premiers de cordée

FINI LE TEMPS OÙ ILS GRIMPAIENT DANS L'OMBRE DE LEURS CLIENTS ÉTRANGERS. AUJOURD'HUI, CE SONT LES MEMBRES DE CETTE ETHNIE HIMALAYENNE QUI ÉTABLISSENT DES RECORDS D'ALPINISME ET CONTRÔLENT LE MARCHÉ DES EXPÉDITIONS SUR LES PLUS HAUTES CIMES DU MONDE.

Photos : Mironneau de Vogueire / Verlatim

népalaise qui a gravi pour la première fois le K2 en hiver, en 2021.

La saison des expéditions sur l'Everest fait vivre environ 2 000 personnes et leurs familles

Fin mai, alors que les dernières équipes redescendent du toit du monde, le camp de base du versant sud de l'Everest, côté népalais (plusieurs centaines de tentes, des restaurants, des toilettes en kit...), à 5 350 m d'altitude, est peu à peu démonté.







Le camp de base fonctionne comme un village dont les maîtres sont les Népalais

À droite, le chef d'expédition Furtamba Sherpa (39 ans et six ascensions de l'Everest au compteur) travaille dans la tente de son employeur, Imagine Nepal, l'une des agences de trek locales qui ont supplanté les compagnies occidentales.





Pendant tout le printemps, des yacks convoient vivres et matériel entre les vallées environnantes et le camp de base.

T

out, autour de Kami Rita Sherpa, évoque le danger qu'il encourait quand il était là-haut il y a encore quelques heures. Les arêtes acérées des immenses sommets se détachent du ciel, comme autant de canines prêtes à broyer les grimpeurs imprudents. Un soleil éblouissant accable les pentes enneigées, faisant craindre crevasses et avalanches. L'haleine glacée du vent refroidit jusqu'aux os.

Comme indifférent à ce décor, le guide progresse à pas rapides vers sa tente. Vêtu d'une épaisse combinaison, la peau tannée par les UV des hautes altitudes, l'homme a l'allure d'un astronaute revenant d'une autre planète. Et c'est tout comme. À 53 ans, il redescend du sommet de l'Everest pour la 28^e fois de sa vie. C'est un record mondial que ce guide vient de battre, dont le précédent détenteur n'était autre que... lui-même. «Je suis très fier pour mon pays et c'est important pour la reconnaissance des Sherpas dans le monde», nous confie-t-il en se dirigeant vers sa tente. Kami Rita en est la preuve : les Sherpas, ce groupe ethnique népalais qui, hier encore, étaient cantonnés à porter le matériel des Occidentaux, ont désormais pris le pouvoir sur l'Everest.

Fourbu malgré tout, Kami Rita enlève ses mousquetons et son baudrier jaune, se débarrasse de son lourd sac à dos, d'où dépassent ses crampons et son casque puis s'effondre sur son

matelas pour une courte sieste. Jusqu'en 2018, il travaillait pour une firme américaine, mais maintenant c'est la népalaise Seven Summit Treks, numéro un mondial des expéditions vers les sommets de plus de 8000 mètres, qui a les moyens de se payer ses services (environ 30000 dollars par an). Avec Elite Exped, 8K, Pioneer Adventure et Imagine Nepal, elle fait partie de cette poignée d'agences tenues par des Népalais qui règnent en maîtres sur un marché longtemps dominé par des sociétés anglo-saxonnes. «Avant, 80 % des grimpeurs de l'Himalaya passaient par un prestataire occidental, souligne Billi Bierling, gérante de l'Himalayan Database, fondation indépendante qui rassemble toutes les données disponibles sur l'himalayisme au Népal depuis 1963. Au cours de la dernière décennie, la tendance s'est complètement inversée. Les Sherpas ont désormais la grande majorité du business de la montagne entre leurs mains.» Et non

contents de diriger les plus grandes agences d'expéditions, ils réalisent des premières sur des sommets (lire p. 88) et établissent des records, comme Kami Rita.

Quelques heures plus tard, revoilà le guide sirotant un cappuccino dans la tente de réception de Seven Summit Treks, bientôt rejoint par son dynamique patron, Tashi Lapka Sherpa (tous les membres de l'éthnie portent ce patronyme). Le plafond de toile est orné de fleurs en plastique, le sol tapissé de gazon synthétique, une guirlande lumineuse clignote. Difficile de croire que ce cocon chauffé un peu kitsch est perché à 5350 mètres d'altitude, dans l'un des deux camps de base de l'Everest (l'autre est côté tibétain). Kami Rita se félicite d'être employé par une entreprise locale. «J'ai l'impression de travailler avec des frères, en famille !», dit-il en haussant un peu la voix pour couvrir la musique pop crachée par les enceintes. «On est très fier de l'avoir dans l'équipe, ajoute Tashi Lapka. Les clients réclament de grimper avec lui.»

**UN JEUNE GUIDE PEUT TOUCHER
4 000 DOLLARS PAR SAISON, UNE AUBAINE**

Car c'est bien l'aisance des Sherpas dans ces milieux hostiles qui convainc la clientèle. Leur connaissance parfaite des sommets et leur aptitude naturelle pour la haute altitude (une étude de l'université de Cambridge a montré que, résultat de milliers d'années d'adaptation dans les milieux pauvres en oxygène, leurs cellules produisent plus d'énergie que la moyenne), associées à un travail acharné, leur ont donné les clés du succès. Et l'accès à un trésor : chaque expédition sur l'Everest est facturée entre 30000 et 150000 dollars au client. Le camp de base est constitué de plusieurs centaines de

tentes où séjournent 1500 personnes pendant les deux mois que dure la saison (avril et mai). Certaines agences proposent à leur clientèle des chambres avec de vrais lits et des toilettes individuelles, des tentes-restaurants servent de la cuisine occidentale à l'assiette sur des tables recouvertes de jolies nappes... «La saison des expéditions sur le toit du monde emploie au total autour de

2000 personnes, entre les porteurs, les cuisiniers et les guides», détaille Mohan Lamsal, secrétaire général de la Nepal Mountaineering Association. Les jeunes guides peuvent gagner environ 4000 dollars par saison de deux mois. Sans commune mesure avec le salaire mensuel minimum au Népal, une centaine de dollars à peine. La manne de l'himalayisme est récoltée aussi plus bas, le long du trek qui ➤



NIMA RINJI SHERPA, 17 ANS

CE JEUNOT DE L'EVEREST BAT DES RECORDS DE VITESSE

Nima Rinji reste fringant malgré l'épreuve physique qu'il vient de s'infliger : l'ascension combinée de l'Everest et du Lhotse (8515 m) en une dizaine d'heures, devenant ainsi le plus jeune grimpeur à réaliser un tel doublé. A rebours de l'ancienne génération de Sherpas, pour qui les sommets n'étaient bien souvent qu'un gagne-pain risqué, Nima Rinji rêve d'un destin d'alpiniste professionnel. Il peut compter sur un soutien de taille : son père n'est autre que Tashi Lakpa Sherpa, l'un des fondateurs de Seven Summit Treks, la plus grande agence d'expéditions du Népal.

Il y a peu encore, pour les himalayistes, un Sherpa c'était juste un porteur

Au Népal, l'essentiel du transport vers les sommets se fait encore à dos d'homme. De nombreux Sherpas, l'ethnie montagnarde la plus aguerrie du pays, sont capables de porter plus que leur poids.







FUR DIKI SHERPA, 45 ANS

POUR SURMONTER SON DEUIL, ELLE VAINC LE TOIT DU MONDE

En 2013, le mari de Fur Diki est mort alors qu'il ouvrait une voie pour des grimpeurs sur l'Everest. Elle s'est retrouvée avec son chagrin, trois enfants à charge et un statut lourd à porter (les veuves ne sont pas censées s'habiller joliment, porter des bijoux, manger épicé...). Avec Nima Doma, une amie également veuve d'un guide mort sur l'Everest, elles ont décidé de gravir ce sommet pour honorer leurs maris et inspirer les autres Népalaises endeuillées. Faisant mentir ceux qui leur conseillaient de rester à la maison ou au champ, elles ont réussi ce défi en 2019.

► mène au camp de base de l'Everest. Sur cette randonnée de onze à quinze jours, qui part du village de Lukla pour s'engouffrer dans les vallées du Khumbu et de l'Imja Khola, les propriétaires terriens ont, dans les années 2000, fait pousser des hôtels de plusieurs étages en lieu et place de leurs pommes de terre d'antan. Aujourd'hui, les gérants de gîtes peuvent espérer gagner autour de 40000 dol-

lars par an et envoyer leurs enfants étudier à New York ou à Sydney.

La plus haute montagne du monde sert aussi parfois de terrain d'émancipation pour les femmes (lire p. 84), même si Pasang Lhamu Sherpa, la première Népalaise à vaincre le mastodonte, en 1993, avait quarante ans de retard sur son compatriote Tenzing Norgay. Et même si on est très loin de l'égalité : seules 80 Népalaises

sont parvenues jusqu'au sommet de l'Everest, contre 5000 Népalais.

À Lukla (200 habitants), en pleine saison, une odeur de kérosène flotte en permanence dans l'air. Le vacarme des moteurs ne s'arrête quasi jamais. Lové entre des collines verdoyantes à 2800 mètres d'altitude, ce village aux toits bleu roi, dont les ruelles de terre battue sont fréquentées par autant de poules que d'humains, est la plaque tournante des expéditions s'élançant vers le toit du monde.

UNE DES CLÉS DU SUCCÈS DES AGENCES NÉPALAISES : L'HÉLICO

De petits avions en provenance de Katmandou, la capitale, y négocient un atterrissage délicat sur un mince ruban de béton. Des hélicoptères s'y posent brièvement avant de repartir directement vers les camps d'altitude de l'Everest (ils sont quatre au Népal, situés entre le camp de base et le sommet, dont deux accessibles par les airs). Soudain, une armada d'employés en gilets jaunes se précipite autour d'un hélico. Deux grimpeurs thaïlandais en sortent difficilement, encore engoncés dans leurs combinaisons en duvet. Des pansements vert fluo couvrent le visage de l'un ; l'autre montre ses doigts gris et gonflés : les stigmates du froid mordant. Pasang Norbu Sherpa, le pilote, les a secourus au camp II, à 6400 mètres d'altitude. «Nos hélicos sont tellement plus modernes qu'autrefois !, dit-il. Avant, on ne pouvait pas monter aussi haut.»

Transport de vivres et de matériel dans les camps rendant l'attente (en vue d'une fenêtre météo favorable) moins fatigante, évacuation des himalayistes blessés ou à bout de forces, redescente aéroportée vers Lukla pour les plus pressés... c'est en partie grâce à l'usage intensif de l'hélico que les nouveaux maîtres des lieux peuvent



Ci-dessus, Lukla, village de 200 habitants, sert de plaque tournante pour les agences de trek vers l'Everest. À la haute saison (en mai et juin), un hélicoptère y décolle ou atterrit toutes les cinq minutes. Ci-dessous, le capitaine Suraj Thapa Sherpa, directeur opérationnel de la compagnie Heli Everest, a passé son brevet de pilotage aux États-Unis. Il fait partie des rares pilotes au monde capables de voler jusqu'au camp III de l'Everest (7 470 m). Il est sous oxygène afin de ne pas perdre connaissance en plein vol.





Kirtina Manji (au centre), ici en balade vers Bhotenamlang, s'est libérée d'un mariage oppressant grâce à l'association de Maya.

Lorsqu'elle revient sur les terres de son enfance, Maya Gurung prend toujours le temps d'admirer son Everest à elle. Dans la tranquillité des matins campagnards, où seuls quelques éléments de chèvres interrompent le gazouillis des oiseaux, la quadragénaire, vêtue d'une impeccable tunique blanche, se promène dans son village natal, Bhotenamlang, à quatre heures de route au nord-est de Katmandou. Depuis le champ de maïs où elle avait l'habitude de jouer jadis, elle contemple un formidable pic enneigé tout au fond de la vallée : le Ganchempo (6387 mètres), qui semble transpercer le ciel. «J'ai longtemps pensé que c'était la plus haute montagne du monde,

glisse-t-elle, avec un sourire timide. Petite, je rêvais de l'escalader.» Posée au loin derrière les bananiers et les pruniers qui prospèrent dans ce village de basse altitude selon les critères népalais (1700 m), cette pyramide blanche a des allures de mirage. Mais, à l'époque, pour Maya, c'était une invitation à rêver dans une société qui l'étouffait. Elle avait 14 ans en 1997, lorsqu'elle a appris que son père avait arrangé un mariage pour elle. Un destin presque banal dans ce pays où 40 % des femmes sont encore mariées avant leurs 18 ans. Mais pour la jeune fille, c'était inacceptable. La veille de la noce, elle s'est enfuie et a sauté dans le premier bus venu. «J'ai vite été rattrapée par les policiers et ramenée chez mon père»,

raconte-t-elle. Furieux, ce dernier la considérait déjà comme morte et avait même brûlé sa photo, le rituel funéraire de rigueur. Maya s'est alors réfugiée chez un oncle à Katmandou. Et a travaillé plusieurs années comme réceptionniste dans un bowling. Mais en 2006, cette capitale aux rues bruyantes et poussiéreuses lui donna l'occasion de renouer avec ses rêves de montagne. Des alpinistes sherpas, avec lesquels elle s'était liée d'amitié, décidèrent de monter une expédition féminine vers l'Everest. Après un entraînement physique intense, Maya a intégré l'équipe de dix Népalaises qui a fini par atteindre le sommet en 2008. Un exploit qui lui a permis de renouer avec ses parents... Assise en tailleur sur sa terrasse en béton devant une

MAYA GURUNG, 44 ANS

ELLE OUVRE LA VOIE DE L'ÉMANCIPATION

tasse de thé, sa mère, Rumiki Gurung, 67 ans, raconte : «Avant l'Everest, même si j'ai eu horreur de ma propre union arrangée à 15 ans, je pensais qu'elle aurait dû accepter ce mariage. Je me disais qu'au moins elle aurait eu une vie stable. Après, j'ai été convaincue qu'elle avait fait les bons choix !» À partir de là, Maya ne s'est plus arrêtée. Reprenant crampons et piolet, elle est partie gravir les plus hauts sommets de chaque continent, toujours en compagnie des mêmes coéquipières (elles sont les premières du pays à avoir réussi cette série de sept ascensions). Elle a aussi escaladé les sommets de sa région, certains encore vierges de toute conquête humaine.

Surtout, en 2014, elle a décidé de rendre ce que la montagne lui avait donné en aidant les victimes de trafic sexuel. Un phénomène très répandu dans le pays. Selon les statistiques les plus récentes de l'ONU, rien qu'en 2018, environ 20 000 Népalaises ont été victimes de traite. Et parmi celles qui sont prostituées de force, 17 % sont mineures, d'après un rapport de l'ambassade américaine au Népal de 2022. «J'ai vu tant d'adolescentes revenir dans mon village avec le VIH», soupire-t-elle. Prisonnières de leur condition sociale, beaucoup ne voient pas d'issue. Il y a une dizaine d'années, une étude du ministère de la Santé a montré que le suicide était la première cause de mortalité des Népalaises.



«**J'AIMERAIS QUE LA MONTAGNE DONNE AUX NÉPALAISES CONFIANCE EN ELLES**»

À Katmandou, des cordes, des baudriers et des casques s'entassent au rez-de-chaussée de la Female Leadership Academy, l'ONG de Maya. Chaque année, une centaine de jeunes filles (victimes de trafic ou identifiées comme vulnérables) sont formées ici aux rudiments de l'escalade et de l'alpinisme. But : les aider à s'émanciper. Sanam Chaudhary, 20 ans, est venue dire bonjour. Prostituée à 12 ans dans un bordel indien après avoir été enlevée dans un café par deux hommes

ayant glissé de la drogue dans son jus de mangue, elle a vécu l'enfer pendant trois ans. Quand, enfin, un contrôle de police lui a permis de s'échapper, tout était à reconstruire. «Maya nous a proposé des cours d'escalade, raconte-t-elle. Je n'ai d'abord pas osé lever la main. J'étais sûre qu'elle me rejetterait si elle apprenait mon passé.» Bras croisés, elle se balance nerveusement d'avant en arrière. Puis se redresse, et ses mains aux ongles pailletés se mettent à décrire de grands moulinets. «J'ai gravi le pic Yala, à 5500 m d'altitude, dit-elle. Je n'avais jamais vu la neige auparavant.» Elle rit, et poursuit : «Depuis, on me regarde avec respect. Sans Maya, je serais restée enfermée dans ma chambre, bloquée sur mon passé.» Sanam Chaudhary rêve désormais de devenir guide de montagne.

À Bhotenamiang, chez sa mère, assise dans la petite cuisine aux murs bleus, Maya Gurung sort de son sac le livret qui détaille son programme politique. Cela fait deux ans qu'elle se présente aux élections ici, dans le district de Sindhupalchok. Une de ses idées : développer le tourisme pour donner du travail aux femmes de la région. Si elle est élue, son premier chantier sera de faire goudronner les routes caillouteuses pour les rendre plus praticables. Maya sait qu'il faudra sûrement du temps. Mais peu importe : «Si je meurs maintenant, je serai en paix. Je veux tracer une voie pour les femmes, leur donner confiance en elles. Quelle que soit l'issue de mes combats, la prochaine génération verra par où passer.» Avant de grimper dans la Jeep blanche qui la ramène à Katmandou, elle lance un dernier regard au mont Ganchempo. Une façon de mesurer le chemin parcouru. ■



De nuit, au camp de base, l'ingénieur Pasang Sherpa vérifie l'antenne Internet la plus haute du monde.

►► accompagner de plus en plus de grimpeurs sur l'Everest. Qu'importe si ces derniers ont de moins en moins d'expérience. D'après une étude des universités de Washington et de Californie à Davis, entre 1990 et 2005, 147 alpinistes par an, en moyenne, ont tenté de grimper l'Everest. Entre 2006 et 2019, la cohorte des candidats au toit du monde est passée à 276 par an. Et leur chance de parvenir au sommet a doublé. Un argument marketing de taille qu'avancent les agences népalaises, à grand renfort de posts sur les réseaux Facebook et Instagram.

En plus des hélicoptères, l'installation de cordes fixes sur l'itinéraire, un encadrement de plus en plus poussé (le ratio «un guide par client» est devenu la règle) et l'utilisation massive de bouteilles d'oxygène leur donnent

les moyens de leurs ambitions. «Les agences occidentales n'avaient recours qu'avec réticence à toutes ces méthodes, vilipendées par les puristes», souligne Jean-Michel Asselin, auteur du livre *Une histoire de l'Everest* (éd. Glénat, 2023). Les Népalais, eux, foncent tête baissée. Même si cette course au sommet du business de l'himalayisme les pousse à adapter certaines de leurs traditions.

UN GRIMPEUR SUR 100 MEURT CHAQUE ANNÉE, DONT UN TIERS DE SHERPAS

À Pangboche, un village à 30 kilomètres de Lukla, la place centrale vibre au son des tambours. Aujourd'hui c'est le jour de puja, une cérémonie bouddhiste. Dans le petit monastère aux murs jaunes, une dizaine de moines assis côte à côte sur

un banc entonnent en chœur un chant grave et régulier, tandis que leurs tasses de thé au lait, posées sur une table devant eux, refroidissent lentement. Au bout de cet alignement de robes pourpres, Pemba Sherpa, 26 ans, détonne par son style. Piercing bleu et rouge à l'oreille, cheveux de jais noué en catogan, veste en cuir sous son drapé de moine, le jeune lama travaille aussi comme guide de montagne. Les prières l'accompagnent, lui et ses proches, avant chaque départ sur les sommets. D'autant plus que l'Everest, appelé ici Chomolungma, ou «déesse mère du monde», n'a pas vocation à être dérangé. «Avant les expéditions, nous faisons une puja pour demander pardon, explique Pemba. Nous promettons que l'argent gagné sert à nourrir nos familles. Au retour, nous remercions la déesse de





ON PEUT S'EN PASSER.
SAUF QUAND ON
EN A BESOIN.



ANNULATION • FRAIS MÉDICAUX À L'ÉTRANGER • RAPATRIEMENT

En France et à l'étranger, **protégez** tous vos voyages de l'année.



L'EXPLOIT QUI LEUR A REDONNÉ LEUR FIERTÉ

« **L**e Népal, notre mère patrie bien-aimée... » Au sommet du K2, la deuxième plus haute montagne du monde (8611 m), dix Népalais bravent les -40°C et l'épuisement pour entonner leur hymne national. Épaule contre épaule, dans la lumière rasante du soleil couchant de ce 16 janvier 2021, ils célèbrent la première ascension hivernale du redoutable pic pakistanais. Cela faisait quarante ans que les Occidentaux la tentaient et échouaient. On comprend aisément pourquoi. Raideur de la pente, avalanches, températures quasi martiennes (jusqu'à -60°C ressentis). La « montagne sauvage » (c'est son surnom) tue sept fois plus que l'Everest, si l'on rapporte le nombre de morts à celui des alpinistes parvenus au sommet. Pourquoi les dix héros ont-ils pris un risque pareil ? « En regardant qui étaient les pionniers des cimes sur Wikipedia, je ne voyais que des drapeaux étrangers, raconte Mingma Gyalje

Sherpa, l'un des hommes à la tête de cette aventure. Pourtant, nous, les Népalais, nous sommes la colonne vertébrale des expéditions. Nous devons figurer sur la liste ! » S'attaquer au K2 durant l'hiver, c'était s'attaquer au dernier véritable trophée de l'alpinisme de haute altitude. Le sommet inconnu, le Graal. Quand, à partir des années 2000, les Népalais se sont mis en quête de défis pour se faire un nom dans ce milieu très fermé, ils n'avaient pour terrain de jeux que des montagnes déjà escaladées. Aussi leurs records sont pour ainsi dire « pointus » : « Premiers frères ayant grimpé tous les plus de 8000 mètres » ; « Montée la plus rapide sur les 14 plus hauts sommets du monde »... Demeurait le fameux K2 en hiver. Ses conquérants ont savamment médiatisé leur exploit par une vidéo tournée au sommet. Postée sur le compte Facebook de Nirmal Purja - l'autre meneur de l'expédition -, elle a fait 3,6 millions de vues. La presse a aussi largement relayé l'info. Un puissant coup de projecteur sur un peuple si longtemps resté dans l'ombre des hauts sommets.

► nous avoir laissé passer. » Malgré les prières, environ un grimpeur sur 100 meurt chaque année, des Sherpas dans le tiers des cas. Ce taux de mortalité est resté stable depuis les années 1990 - l'augmentation de la fréquentation n'a pour l'instant pas eu d'effet notable, comme le laissaient craindre les embouteillages au sommet qui forcent les himalayistes à rester plus longtemps en altitude.

PROCHAIN DÉFI DES ROIS DU TOIT
DU MONDE : LE CHANGEMENT CLIMATIQUE

Le réchauffement climatique pourrait bientôt chambouler ces statistiques. En cette dernière semaine de mai, au camp de base de l'Everest, c'est la fin de la saison. Alors que les porteurs démontent les tentes, de sinistres craquements retentissent. Le glacier du Khumbu, qui s'étend depuis le col sud jusqu'au camp de base, est en train de fondre. Et le village éphémère qu'il soutient s'écroule. Ici, une tente est à moitié suspendue dans le vide. Là, un abri en toile rectangulaire qui cache normalement des toilettes gît à l'horizontale. Plus loin, un torrent gargouille. « Ce cours d'eau n'existait pas dans les années 1990, pointe Sonam Sherpa, qui dirige l'une des principales entreprises de trek. Tout était gelé, même à la fin mai. » Des scientifiques de l'université de Leeds, au Royaume-Uni, ont noté qu'en 2021 les glaciers himalayens avaient déjà perdu 40 % de leur superficie d'origine. Les autorités népalaises réfléchissent à déménager le camp de base 200 à 400 mètres plus bas, sur un sol stable, là où la glace a déjà cédé la place à la roche. Les aléas du réchauffement climatique sont la nouvelle donne que devront affronter les Népalais, désormais maîtres de leur montagne... du moins pour le moment. ■

MANON MEYER-HILFGER

LE ROAD BOOK NÉPAL

HAVAS VOYAGES

Au Népal, l'Himalaya se dévoile en cinémascope. Mais c'est aussi une contrée singulière que l'on découvre, où nature, culture et spiritualité dessinent un périple inoubliable.



UN SOMMET D'ÉMOTIONS

Se laisser envouter par Katmandou



À 1400 m d'altitude, la capitale népalaise n'est pas mythique pour rien. La ville entremêle sagesse bouddhiste et ferveur hindoue. Après l'impressionnante place Durbar et l'ancien palais royal, on rend visite à Kumari, la seule déesse vivante au monde, une jeune fille qui est choisie pour être la réincarnation de Durga, déesse-mère de l'hindouisme. Puis on déambule d'un temple à l'autre en faisant tourner les mani koro, ces moulins à prières qui permettent aux bouddhistes de réciter leurs mantras... En compagnie d'un moine, on monte jusqu'au temple de Swayambhunath, qui surplombe la ville. Son stupa, célèbre pour ses yeux bleus contemplant l'horizon, est le plus ancien du Népal. À pied ou en rickshaw, il faut enfin se perdre dans le labyrinthe escarpé de la vieille ville afin de découvrir le streetfood népalaise, avec ses nans et ses raviolis, ou encore les marchés artisanaux où sont vendus tapis, tissus et châles en cachemire.



Contempler les plus hautes montagnes du monde

C'est à Nagarkot, adorable bourgade située à 2200 m d'altitude, que le panorama sur l'immense chaîne de l'Himalaya est le plus fabuleux. L'air pur, le calme bucolique de ce village-mirador et l'authenticité de ses habitants offrent une coupure délicieuse après le fourmillement de Katmandou. Même en période de mousson, il n'est pas rare de voir surgir d'une mer de nuages la célèbre dent de l'Everest, culminant à 8848 m. Il faut se lever tôt pour capter les premières lueurs du jour sur le toit du monde, puis se balader à travers les rizières en escalier jusqu'au moment du coucher du soleil, magique lui aussi.

Plonger dans la jungle népalaise

Dans le Parc national de Chitwan, la montagne s'efface pour devenir une extraordinaire forêt tropicale parsemée de majestueux cours d'eau et de prairies humides. Cette ancienne réserve de chasse

est inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1984 pour sa biodiversité et la préservation de sa faune, parmi laquelle trônent le rhinocéros unicorne d'Asie et les derniers tigres du Bengale. En jeep, en pirogue ou à pied, l'exploration permet d'observer de près de nombreux animaux, mais aussi d'aller à la rencontre des populations de la région du Terai, aux traditions toujours bien vivantes.



Voguer sur les eaux de la sérénité

Descendre jusqu'à Pokhara, deuxième ville du pays, située à 800 m d'altitude, est l'occasion de profiter d'un climat réputé pour sa douceur et d'un splendide point de vue sur l'Annapurna. En route, une randonnée facile mène à la Pagode de la Paix dans le monde, toute blanche, resplendissante au soleil couchant. Sérénité garantie ! Tout comme sur le lac Phewa, encastré dans son écrin de montagnes, où l'on se promène en barque pour rejoindre divers lieux de pèlerinage ou de retraite yoga.



3 QUESTIONS À... CHARLOTTE, SPÉCIALISTE DU NÉPAL CHEZ HAVAS VOYAGES

QUAND PARTIR ?

Entre octobre et mars. Novembre et décembre sont les mois les plus dégagés pour admirer les sommets enneigés. Les treks en altitude, eux, s'organisent idéalement en janvier et février.

OÙ DORMIR ?

Cela vaut le coup de passer au moins une nuit dans un monastère bouddhiste. Il est aussi possible de loger dans des sites historiques : temple transformé en maison d'hôtes, forteresse en brique dans le plus pur style newar, etc. Dans la jungle de Chitwan, il faut opter pour un écolodge en pleine nature. À Pokhara, on peut s'offrir une retraite yoga dans un ashram.

BON À SAVOIR AVANT DE PARTIR ?

Pas besoin d'être un trekkleur invétéré, et encore moins un alpiniste, pour apprécier le Népal. Les randonnées faciles pullulent qui permettent de découvrir les paysages, le patrimoine et les différentes cultures. En famille, le pays est aussi un paradis des activités de plein air : canoë, pêche, rafting, parapente, etc.

EN SAVOIR PLUS SUR
HAVAS-VOYAGES.FR

NATURE

Un éden retrouvé

APRÈS QUATRE DÉCENNIES D'EFFORTS, LES NÉPALAIS
ONT RÉUSSI À FAIRE RENAITRE LEURS FORÊTS. LEUR MÉTHODE ?
LES CONFIER AUX COMMUNAUTÉS LOCALES,
LESQUELLES REDÉCOUVRENT CE QU'IMPLIQUE DE COHABITER
AVEC UNE NATURE VRAIMENT SAUVAGE. REPORTAGE.

Plus d'un tiers des forêts népalaises sont gérées par les communautés locales, comme ici à Khairahani, 150 km à l'ouest de Katmandou.



L

e vieil homme avance avec précaution. Colline après colline, Khadga Bahadur Karki, 70 ans, débroussaille des arbustes desséchés puis rejoint une zone boisée – là où, il y a une vingtaine d'années, il a planté des semis. Du doigt, il montre au loin une enfilade de petites montagnes recouvertes d'arbres, surplombant la vallée de Katmandou. «Vous voyez ça ?, demandait-il. Il y a quinze ans, c'étaient des monticules de boue rouge. Rien ne poussait.» Les yeux embués par les larmes, il ajoute : «Pour moi, ces arbres représentent plus que mes enfants.»

La transformation est radicale, et visible dans tout le pays. Une reforestation massive dont les graines ont été semées il y a plus de quarante ans. À l'époque, les autorités népalaises avaient confié de vastes étendues de forêts aux communautés locales et recruté des millions de bénévoles, comme Khadga Bahadur Karki, pour protéger et restaurer ces zones. Un effort salué par les défenseurs de la nature à travers le monde. Mais derrière cette réussite, certains problèmes ont émergé – notamment l'augmentation des conflits entre l'homme et la faune.

Les forêts gérées par ces communautés représentent aujourd'hui plus du tiers du couvert forestier du Népal. Et des études indépendantes montrent que celui-ci s'étend désormais sur 45 % du pays. «Lorsque les zones boisées étaient à tout le monde, les gens en abusaient», explique Jefferson Fox. Ce spécialiste de la gestion des sols au centre Est-Ouest de l'université d'Hawaii a dirigé une étude de la Nasa qui a conclu que la surface forestière népalaise avait presque doublé entre 1992 et 2016.



Dans cette clairière de la forêt de Kankali, les habitants s'apprennent à ériger un stupa,

«Désormais, les communautés disent "non, vous ne pouvez pas aller là", et grâce à cela, les arbres font leur retour», poursuit le chercheur.

Jusqu'au début des années 1980, le gouvernement avait bien du mal à convaincre les populations de cesser d'abattre des arbres pour aménager des terres agricoles ou en faire du bois de chauffage. Les autorités s'inquiétaient de l'augmentation des inondations et des glissements de terrain causés par cette déforestation. C'est suite à cela, et grâce à l'aide financière de la communauté internationale, qu'elles ont lancé leur chantier titanique de replantation. Des villageois, dont Khadga Bahadur Karki, se sont mis à planter du bois de rose et du sal

(un arbre pouvant atteindre 35 mètres de haut) sur des terres desséchées. Organisés en petits groupes, ils se sont efforcés de protéger les jeunes arbres et d'empêcher les populations de faucher l'herbe pour faire du fourrage.

Aujourd'hui, le défi consiste à préserver ce fragile reverdissement. Ce qui implique pour les communautés de se protéger des trafiquants de bois, des braconniers... mais aussi de la nature elle-même. Car – effet du réchauffement climatique – plane la menace des incendies. Dans les forêts népalaises, on voit ainsi des centaines de gens arracher les herbes et arbustes desséchés, et retirer l'écorce des arbres morts, des sous-produits de la forêt ensuite utilisés pour se chauffer, faire



un monument bouddhiste.

du fourrage, construire des habitations... Le surplus, revendu, leur permet de compléter leurs revenus.

Nombre de ces forêts communautaires jouxtent des parcs nationaux et, revitalisées, elles ont permis à des espèces végétales et animales en danger d'extinction, comme le tigre, le rhinocéros indien ou encore le gavia du Gange, un reptile de la famille des crocodyliens (il peut atteindre six mètres de long), de s'y épanouir à nouveau. Une augmentation de la faune sauvage qui cause des conflits avec l'homme, les animaux franchissant les limites de parcs souvent mal clôturés. De leur côté, les populations marginalisées qui vivent autour des parcs nationaux, zones quadrillées

Le bois de rose et le sal sont de nouveau là. Mais attention... le tigre aussi

par des patrouilles de surveillance, affirment que le gouvernement cherche à les éloigner de leurs terres afin de les empêcher de prélever herbe, poissons et plantes.

Un matin tôt l'an dernier, Chijamaya Sarki, 61 ans, était en train de faucher de l'herbe dans la forêt pour en faire du fourrage lorsqu'elle a été tuée par un tigre. «Il ne restait d'elle qu'un corps à moitié dévoré», nous confiait Shyam Bahadur Majakoti, son fils âgé de 35 ans, en tenue de deuil et visiblement encore sous le choc, quelques mois après. La famille appartient à la communauté opprimée des *dalit* (les «intouchables» dans le système des castes). Pour lui et les siens, pas d'autre choix que de retourner dans la forêt chercher de l'herbe... comme sa mère. «C'est notre seul moyen de survie», disait-il.

CAP SUR LA PRODUCTION DE FRUITS DU DRAGON ET DE MIEL

Le Népal doit le retour de ces forêts au travail des communautés, mais, selon les experts, les migrations et la diminution de la dépendance à l'agriculture ont également joué un rôle. Des centaines de milliers de jeunes Népalais émigrent en effet chaque année vers d'autres pays d'Asie et du golfe Persique à la recherche d'emplois stables et bien rémunérés. L'argent qu'ils envoient à leurs proches restés au Népal – 9,3 milliards de dollars en 2022 – représente aujourd'hui près du quart du PIB. «Ceux qui bénéficient de cette aide financière n'ont plus trop de raisons de s'astreindre à un dur labeur agricole», explique Naya Sharma Paudel,

chercheur spécialisé dans la gestion communautaire des forêts népalaises. C'est le cas dans le village de Chainpur (à 500 kilomètres à l'est de Katmandou). Ici, la forêt de Kankali est désormais au cœur de l'économie locale. De nombreux villageois ont abandonné l'agriculture de subsistance et se sont tournés vers des activités plus lucratives, comme l'apiculture et la culture de fruits du dragon et de fraises. Avec ses douze ruches, Keshav Raj Basnet gagne ainsi 5000 dollars par an (le revenu annuel moyen par habitant népalais est d'environ 1300 dollars). Quant à son frère aîné, Vijaya Basnet, qui avait pour seules ressources la production de fourrage ainsi que le lait de ses deux bufflonnes et de sa vache, il a pu doubler ses revenus grâce à un emploi au service de protection de la forêt locale. Et peut ainsi financer les études de ses fils à l'étranger. «La forêt représente tout pour nous», dit Vijaya.

Elle est aussi cruciale pour les finances du Népal, pays parmi les plus pauvres d'Asie du Sud. Grâce à leurs actions de préservation des forêts et de lutte contre le changement climatique, les autorités se sont vu promettre, pour les années à venir, une enveloppe de 7,4 milliards de dollars dans le cadre d'une initiative de «reconstruction d'une économie plus verte» post-pandémie de Covid-19, menée par le Royaume-Uni et la Banque mondiale, ainsi que 300 millions de dollars attribués par, entre autres, la Norvège, les États-Unis et encore le Royaume-Uni.

Pour assurer la sécurité de ses précieuses forêts, Katmandou a ainsi déployé massivement l'armée dans

AVEC LE RETOUR DES ARBRES, LES PLUIES SONT REDEVENUES NORMALES



Une étude de la Nasa, fondée sur des images satellitaires, montre un couvert forestier passé de 26,2 % du territoire en 1992 à 44,9 % en 2016.

➔ certains parcs nationaux pour les protéger des braconniers, mais aussi, d'après les autorités, des populations locales. À Chitwan, parc national situé dans le sud-est du pays et entouré de forêts communautaires, 8000 soldats armés patrouillent ainsi 24 heures sur 24, à pied, à vélo, en bateau et à dos d'éléphant pour veiller sur les tigres, rhinocéros, crocodiles et léopards qui peuplent la jungle. Armé d'un fusil d'assaut M16,

le sergent Anil Bahadur Gurung, 36 ans, avance prudemment sous le couvert des sals, à l'affût du moindre bruit qui pourrait indiquer la présence d'un tigre. Ce soldat, qui a combattu les rebelles maoïstes pendant la guerre civile (1996-2006), raconte avoir été poursuivi par l'un de ces fauves lors d'une récente patrouille. «J'ai eu si peur que j'ai grimpé à un arbre, se rappelle-t-il. Nous pouvons utiliser notre arme si besoin, mais je

suis ici pour protéger les animaux, pas pour leur tirer dessus.» D'après les données officielles, une centaine de soldats ont été tués par des animaux sauvages depuis 1974 dans le cadre de leur mission. Avec les habitants des alentours, les relations ne sont pas toujours faciles non plus, et certains accusent l'armée de se montrer particulièrement dure avec les minorités ethniques. En juillet 2020, une patrouille est tombée sur un jeune homme en train de pêcher dans la zone interdite du parc de Chitwan. Raj Kumar Chepang, 24 ans, a été battu à coups de bâton par les militaires. Il en est mort quelques jours plus tard, indique le rapport de police. D'après sa famille, le jeune homme a été pris pour cible en raison de son appartenance ethnique. Un soldat a été condamné.

«SANS LA PRÉSENCE DE L'ARMÉE, IL N'Y AURAIT PLUS DE RHINOCÉROS»

«Ils nous ont déchiré le cœur», s'insurge Aaiiti Maya Chepang, la mère du jeune Raj Kumar, dans un accès de colère. L'armée népalaise n'a pas souhaité répondre à nos questions. Mais le lieutenant-colonel Deepak Koirala, déployé à Chitwan, insiste sur l'importance de la présence militaire pour la faune. «Sans nous, il n'y aurait plus de rhinocéros», affirme-t-il.

À quelques kilomètres de là, les 750 hectares de la forêt communautaire de Kankali, hier dépeuplés, abritent désormais des tigres, des cerfs et des pangolins. Les pluies, autrefois intermittentes et en quantité insuffisante, ont repris un rythme normal. Ce ne sont là que quelques exemples de ce qui a été accompli après des décennies d'efforts, insiste Khadga Bahadur Karki, le bénévole septuagénaire qui a planté ses premiers semis ici au début des années 1990. «Les arbres et les animaux sont nos amis, dit-il. Nous ne pouvons pas vivre sans eux.» ■

KARAN DEEP SINGH

À LA DÉCOUVERTE DES GALÁPAGOS

©ANDRÉS BALLESTEROS - OTARIE SANDREA KLAUSSNER / HURTIGRUTEN

Situées dans l'océan Pacifique à 1.000 km de la côte équatorienne, les îles Galápagos sont une destination unique, inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO dès 1978. Un archipel où la nature est reine et qui ne révèle jamais mieux ses merveilles que lorsqu'on l'explore en bateau.

Pour découvrir les îles Galápagos, Hurtigruten vous propose un itinéraire en partenariat avec GEO qui fait la part belle à la découverte. Le voyage débute par une visite de la belle ville de Quito en Equateur puis cap sur les Galápagos pour 7 jours dans l'archipel. Vous vous imprégnez de cet environnement unique, côtoyant des espèces animales et végétales fascinantes : tortues géantes, iguanes marins, otaries à fourrure des Galápagos, espèces endémiques d'oiseaux, 300 espèces de poissons, cactus géants, figuiers de Barbarie...

A bord du MS Santa Cruz II, un navire d'exception à taille humaine (45 cabines), vous serez encadrés par un guide-naturaliste parlant français. Au cours de cette croisière, en partenariat avec GEO, Myrtille Delamarche et Olivier Touron vous proposeront des conférences et des ateliers photo.

Un voyage sur les traces de Darwin qui vous permettra de comprendre pourquoi cet archipel apparaît comme un paradis perdu qui révèle toute sa splendeur lorsqu'on l'aborde par la mer.



Myrtille Delamarche,
rédactrice en chef de GEO



Olivier Touron, photographe professionnel

Croisière sur les traces de Darwin



Départ de Paris

le 27 mars 2024
9 jours



À PARTIR
DE **7 625€ TTC*** PAR PERS.

Réservez au
01.86.65.11.77
hurtigruten.fr

*Le prix comprend la croisière en pension complète, 2 nuits d'hôtel avec petit-déjeuner, l'excursion à Quito, les vols Quito/Baltra/Guayaquil, les transferts, soit 5575€ TTC, réduction réservation anticipée incluse (-30% sur la partie maritime pour toute réservation avant le 30 novembre 2023). A cela s'ajoute le forfait acheminement aérien Paris/Equateur/Paris soit 2050€ TTC.

Dans le nord-ouest de l'Angleterre, le pèlerinage de sainte Bega sillonne la région verdoyante du Lake District, terre d'inspiration de nombreux poètes.



Photos : Emily Garthwaite / Institut



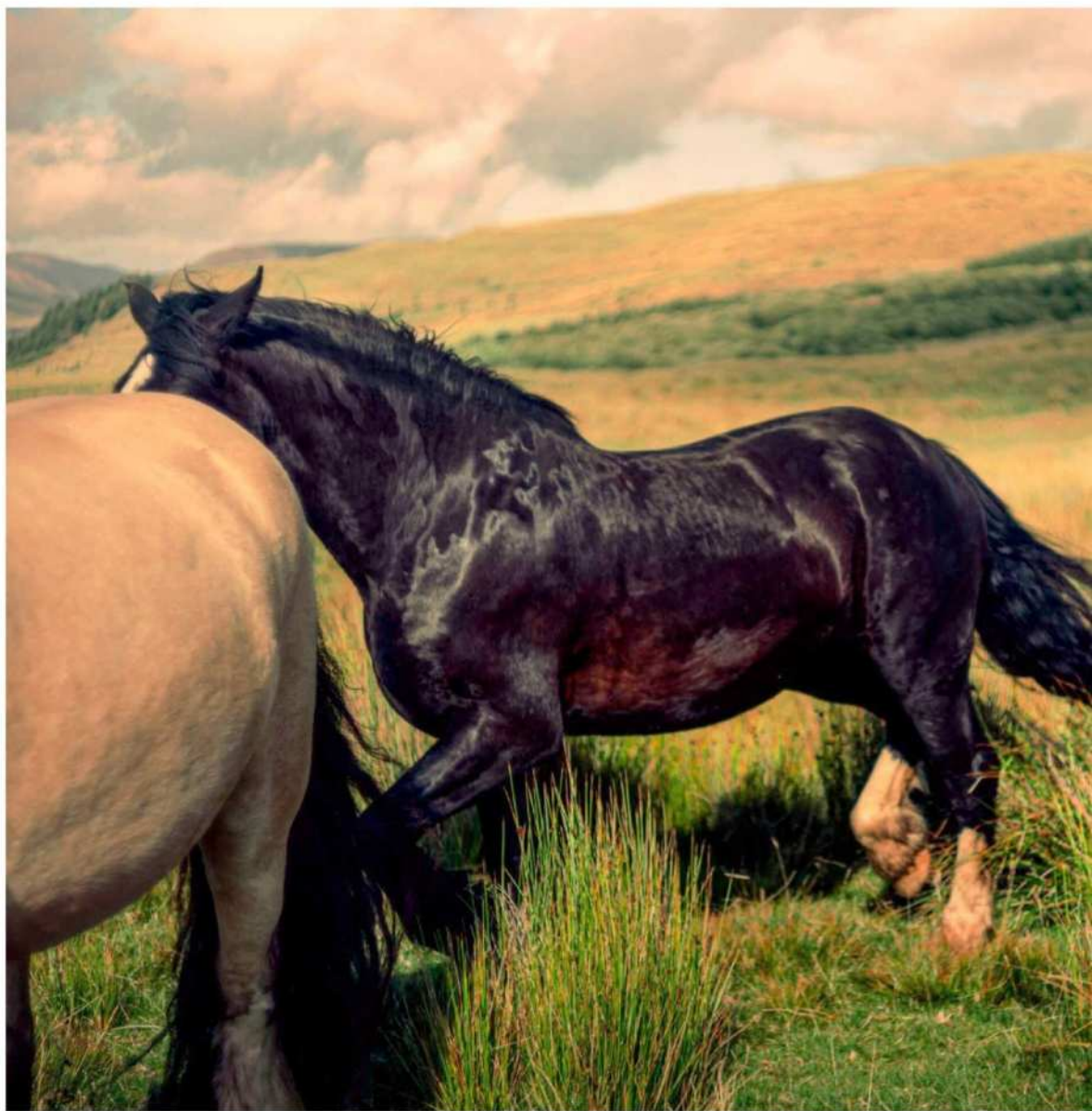
Au premier jour de marche, Emily arpente la vallée d'Ennerdale.



Un pèlerinage anglais

LA PHOTOGRAPHE
EMILY GARTHWAITE,

CONNUE POUR SES REPORTAGES EN IRAK,
OÙ ELLE VIT DEPUIS DIX ANS, EST PARTIE EN
QUÊTE DE SES RACINES ANGLAISES DANS
LA RÉGION DU LAKE DISTRICT. UN VOYAGE
INTIME - ET SOUVENT PLUVIEUX - DANS LES
PAS DE SAINTE BEGA, UNE PRINCESSE
IRLANDAISE QUI TROUVA JADIS REFUGE
PARMI CES LACS ET CES COLLINES.



De robustes poneys fells, race emblématique de la région, pâturent en liberté autour du site néolithique de Blakeley. Ces petits chevaux à la robe



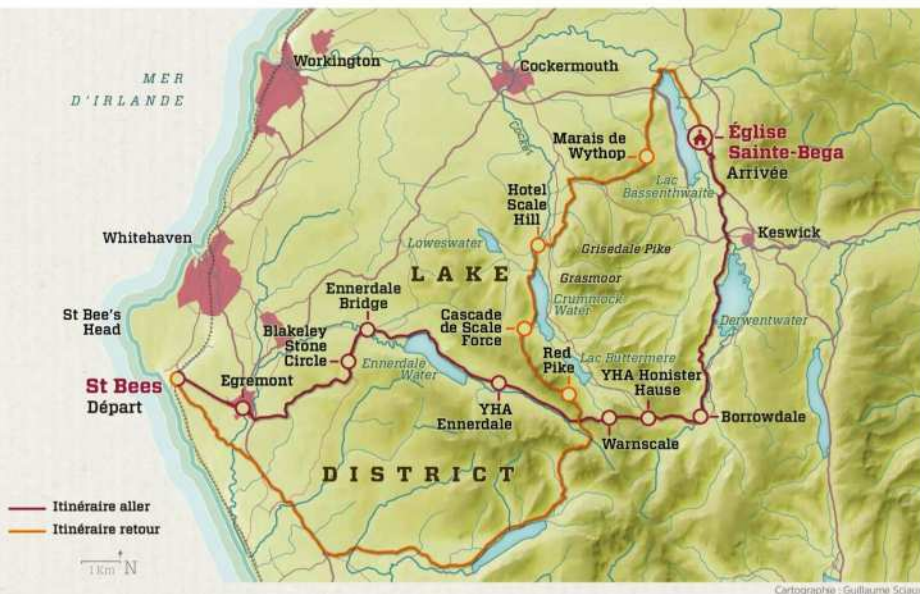
Au prieuré de St Bees, le Jardin des enfants endormis est peuplé de statues.



*Des visages de chérubins
sourient sous la mousse,
des figures de mères
et d'angelots
se dérobent parmi les lierres*



le plus souvent sombre ont longtemps servi de bêtes de trait.



Je m'étais préparée à une semaine de pluie avec, dans mon grand sac à dos, coupe-vent imperméable, sous-vêtements chauds et réchaud portatif. Guy Hayward, mon compagnon de voyage, avait une approche quelque peu différente : une petite bouteille d'huile d'olive en cas de portail qui grince, des pulls danois en laine pour les frimas, du lin pour les beaux jours, un chapeau de paille et une petite

pelle à crottes pour randonneur. Perplexe, je l'ai prévenu qu'il fallait s'attendre à de fortes averse. À quoi il m'a répondu : «Eh bien, je serai mouillé !» Guy Hayward, 37 ans, est le cofondateur du British Pilgrimage Trust, association qui fait connaître anciens et nouveaux chemins de pèlerinage en Grande-Bretagne. Ensemble, nous avons décidé de suivre celui de Sainte-Bega, qui relie en trois jours et 58 kilomètres le prieuré de St Bees, sur la côte de la mer d'Irlande, à l'église Sainte-Bega de Bassenthwaite, dans les terres. Le tracé s'inspire de la légende de sainte Bega : fille d'un roi irlandais, elle aurait fui son île vers 850 afin d'échapper au mariage avec un chef viking auquel son père l'avait promise. Elle aurait alors traversé seule la mer d'Irlande à bord d'une petite embarcation et débarqué à St Bees, où elle fonda le prieuré qui porte encore son nom. Elle vécut en ermite sur cette côte rudoyée par les vents avant de se retrancher à l'intérieur par crainte des pirates. Elle aurait laissé derrière elle, dit-on, un bracelet magique... L'itinéraire

sillonne le Lake District, dans le comté de Cumbria, une région qui inspira de nombreux poètes anglais. «C'est le dernier endroit sauvage d'Angleterre !», se réjouit Guy. Et pour moi, la terre de mes ancêtres.

J'ai toujours eu un rapport compliqué avec mon identité anglaise. Née à Jersey, j'ai grandi en Australie et ne suis arrivée en Angleterre qu'à l'âge de 8 ans lorsque mon père, contrarié par mon accent peu orthodoxe, s'est hâté de nous rapatrier. Dès que j'ai pu, je suis partie, appareil photo en bandoulière, en Inde, en Roumanie et finalement en Irak où j'ai élu domicile. Cette année, à l'aube de mes 30 ans, j'ai réalisé que la mère patrie me manquait. Mais le retour sur ma terre natale, devenue lointaine et inconnue, me semblait difficile. Je connaissais bien les itinéraires de montagne d'Irak, mais pas ceux-là ! J'ai donc pensé qu'un pèlerinage pourrait m'aider à m'enraciner de nouveau dans mon pays.

Nous voilà partis en train, depuis la gare de Euston, à Londres, un jour de juillet, direction le nord-ouest. Au bout de cinq heures de route environ, nous longeons enfin la côte et passons par Maryport, où Guy rend un hommage furtif à son aïeul, un capitaine de marine qui navigua autrefois jusqu'en Argentine. Arrivés à St Bees, c'est l'éternel anglais : il pleut tandis que nous sortons de la petite gare presque bicentenaire aux murs de grès rouge grignotés par le lichen. St Bees compte parmi ses habitants un historien, Chris Robson, 85 ans, que nous croisons à la sortie de l'épicerie ➤



*Alors que nos estomacs crient famine,
**l'épicerie d'Egremont affiche «No pies»,
«Pas de tourtes» !***



Partout, comme ici dans la vallée de Borrowdale, de petits échaliers de bois permettent aux hommes de franchir les murets séparant les enclos.



➔ du village, une *shepherd's pie* (tourte qui rappelle le hachis parmentier) à la main, un plat typique de la campagne anglaise. Chris a accompli le pèlerinage de Sainte-Bega pour la première fois il y a dix ans, et l'a parcouru plusieurs fois depuis. Il n'aime pas marcher seul et reste convaincu qu'une telle aventure doit se vivre à deux. Nous le suivons jusqu'au prieuré de St Bees, point de départ de notre cheminement.

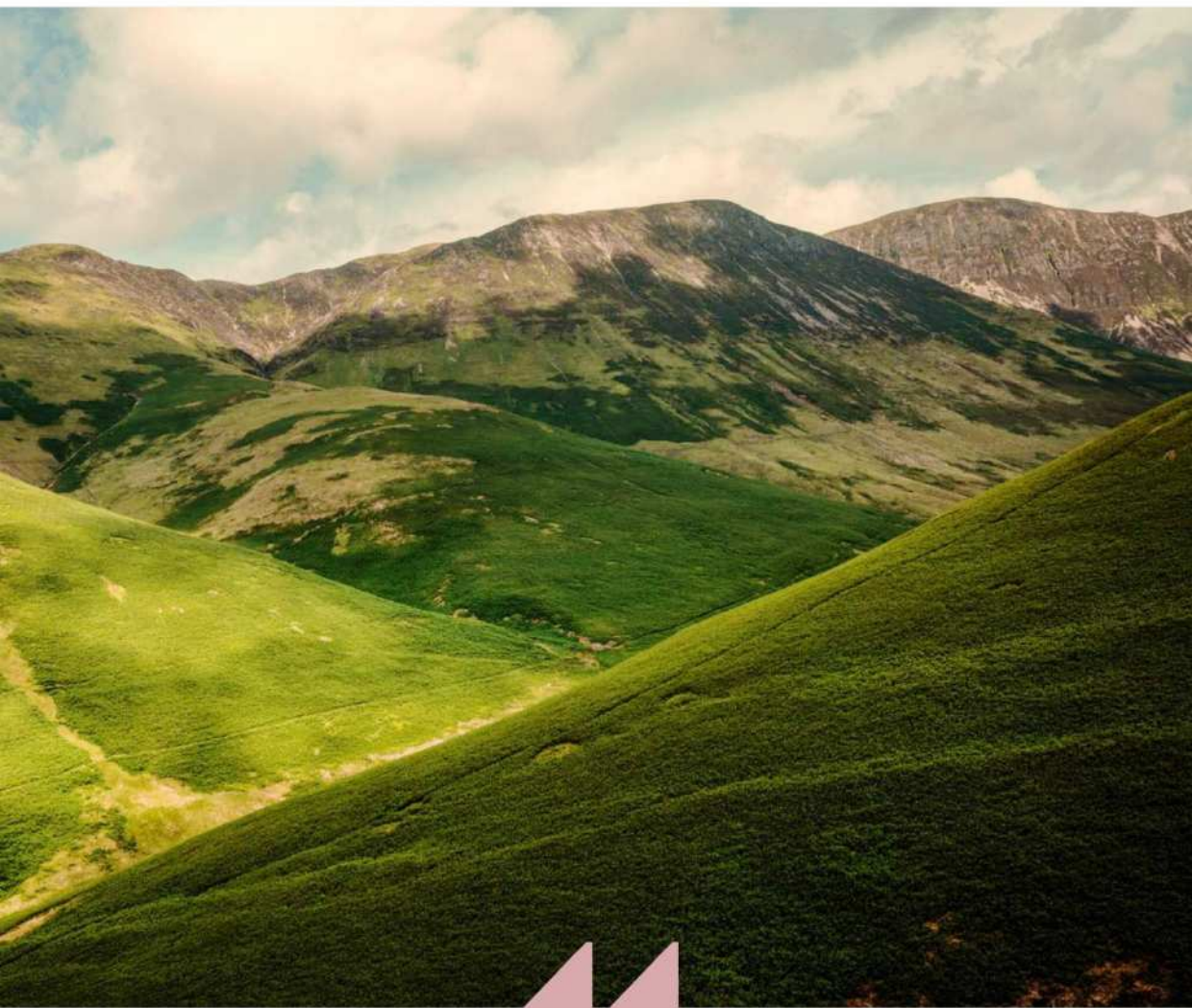
Selon la légende, les moines de ce sanctuaire de grès rouge, dont les fondations remontent au XII^e siècle, auraient prié jadis sainte Bega pour conserver leur domaine, dont ils risquaient d'être dépossédés à la suite d'une sombre erreur judiciaire. De terribles chutes de neige s'abattirent alors sur toute la région. Sauf sur les terres du prieuré. Un miracle, naturellement... «Peu importe que cette histoire soit véridique ou non, affirme Chris. Ce qu'elle signifie, c'est qu'il ne vaut mieux pas chercher noise à une sainte.»

La porte ouest, par laquelle nous entrons, est surmontée d'une croix celtique. À l'intérieur, Chris me montre une coquille Saint-Jacques, symbole du pèlerin, sculptée dans la pierre. Des prières et des vœux griffonnés à la main sur de petits bouts de papier sont suspendus aux branches de métal d'un arbre à souhaits. Avant de prendre la route, nous prévient Chris, il faut rédiger une intention pour le voyage. Je choisis un ➔➔

Avec ses crêtes montagneuses tapissées d'émeraude, la vallée de Buttermere, autour du lac du même nom, offre l'un des plus beaux panoramas du Lake District.



Guy Hayward, qui accompagne Emily dans son parcours, a fondé une association pour faire connaître les sentiers de pèlerinage au Royaume-Uni.



Les taons mordillent chaque centimètre de ma chair nue.

La traversée des marais de Wythop

me semble interminable



➔ extrait d'un poème de Sir Walter Raleigh (1552-1618) : «Donne-moi ma coquille de paix/Mon bâton de foi pour marcher sur le chemin/Ma besace d'allégresse, nourriture éternelle/Ma gourde de salut/Ma robe de gloire, vrai témoin de l'espoir/Et ainsi je commencerai mon pèlerinage.»

Le prieuré n'est rempli de fidèles qu'à Noël et à Pâques, ou pour les funérailles des paysans du coin. Mais ses alentours sont pour beaucoup un lieu de promenade. Nous nous engageons sur un sentier forestier qui mène au Jardin des enfants endormis. Autour des petites tombes, des visages de chérubins sourient sous la mousse, des figures de mères et d'angelots se dérobent parmi les lierres. Des stèles émergent du sol, d'autres se sont affaissées sous le poids de l'humidité. Partout, des touches de couleurs : des coquelicots artificiels et des bouquets en plastique sont posés à terre, d'autres attachés à des arbres. Des paroissiens passent, ciseaux à la main, après être allés soigner d'autres tombes fleuries. Chris regarde une sépulture envahie de fuchsias

Sur les rives du lac de Bassenthwaite, que l'on aperçoit au loin, la petite église Sainte-Bega, fondée au X^e siècle, aujourd'hui anglicane, marque la fin du pèlerinage.

et demeure silencieux. Sa femme, disparue en 2019, est inhumée là. Passionnés de marche et de course à pied, ils pèlerinaient ensemble.

Mon sac me semble déjà lourd, surchargé d'appareils photos et de batteries. Nous franchissons plusieurs portails, empruntons un échelier, et dépassons des fourrés de roseaux et de saules marquant l'emplacement d'un ancien moulin médiéval. Nous marchons ensuite vers l'est quand, au bout d'un kilomètre, j'entends Guy marmonner : «Il fait assez chaud, n'est-ce pas ?» Un art de la litote typiquement anglais, pour dire qu'on étouffe. Guy enfle un t-shirt portant l'inscription *pilgrim* (pèlerin) et jette un dernier coup d'œil en direction du village : «Quand nous reverrons St Bees, nous aurons accompli le pèlerinage.»

À Egremont, le village suivant, nous nous amusons des rangées de maisons mitoyennes séparées par des cordes à linge suspendues au-dessus de pelouses impeccables. Nous rencontrons une famille qui vit ici depuis au moins cent vingt ans. Je leur dis qu'ils doivent tous former une communauté sacrament soudée pour étendre comme ça leurs petites





Croisées sur les rives de la Derwent, ces deux jeunes Écossaises profitent des vacances pour découvrir la région avant la rentrée universitaire.



D'un rouge pimpant, immanquable dans le paysage, la célèbre boîte aux lettres du Royal Mail a trouvé sa place dans ce muret de pierres sèches.

culottes ensemble. Joel et Christine, tous deux nés dans la rue principale et aujourd'hui en couple, me disent qu'ils aimeraient avoir la chance de découvrir le Lake District pour la première fois, comme moi. «J'envie vos yeux, vraiment», me glisse Christine. Alors que nos estomacs crient famine, le panneau posé sur le trottoir devant l'épicerie locale affiche à notre grande déception «No pies», «Pas de tourtes». Grace, la propriétaire, m'assure qu'elle en vend plus de 100 par jour. «C'est le régime cumbrien», glisse-t-elle.

Guy m'explique que le sentier de pèlerinage suit simultanément deux tracés. Le premier, concret, relie des sites historiques et préhistoriques. Le second est plus controversé, puisqu'il s'agirait de courants telluriques invisibles, liés à des réseaux d'eau souterrains.

Ces forces sont matérialisées au cercle de pierres levées de Blakeley. Onze mégalithes de granite taillés au néolithique disposés en rond autour d'un terre-plein. Ils dessinent un trait d'union entre nous et nos ancêtres, dans un paysage par ailleurs totalement sauvage. Nous touchons chaque pierre avant de pénétrer à l'intérieur >>



Heather Thompson, dont la famille dirige l'hôtel de Scale Hill depuis trois générations, collectionne avec passion des bibelots chargés d'histoire qu'elle trouve dans les salles de ventes aux enchères.

► du cercle et nous nous allongeons sur la terre battue. Il nous reste huit kilomètres et quelques heures de lumière avant de rejoindre notre premier hébergement. Nous marchons le long d'Ennerdale Water, un lac glaciaire enfoui dans la vallée du même nom. Bientôt, le paysage se pare d'orange et de rouge ardent, puis de violet, de bleu et de gris, jusqu'à ce que les arbres disparaissent dans le crépuscule. Arrivés à l'auberge de jeunesse d'Ennerdale, noyée dans une végétation d'un vert parfaitement anglais, je dépose mon sac dans la partie réservée aux femmes et m'endors d'un sommeil de plomb.

Je me réveille au milieu d'une conversation animée. Les rideaux mal fermés laissent entrevoir une forêt envahie de brouillard et trois écureuils roux qui grignotent dans une petite mangeoire à oiseaux. Judy Parker, 58 ans, pasteur de son état, fait elle aussi un pèlerinage, 130 kilomètres à pied pour méditer sur sa relation avec le Christ. Son amie Sarah, elle, voyage avec son petit ami, ancien officier de l'armée britannique. «Il est devenu athée après la guerre en Irak,

confie-t-elle. Moi, je suis attachée à ma foi chrétienne. Nous trouvons notre voie, mais c'est difficile.»

Guy et moi reprenons la route et remontons à flanc de colline jusqu'au *bothy* de Wamscale, altitude 360 mètres. Les *bothies*, des refuges de randonneurs et de bergers, sont disséminés dans tout le Lake District. Plus haut encore, à 480 mètres, se trouve celui de Dubs Hut, plus grand et lui aussi fait de pierre et d'ardoise. La descente nous mène d'ailleurs près de la mine de Honister, dernière du pays en activité, où l'on extrait depuis 1728 l'ardoise verte typique de la région. Nous nous posons un peu plus bas, à l'auberge Honister Hause, où 25 écoliers du coin, venus faire l'ascension du sommet de Haystacks avec leurs maîtresses, acceptent de répondre à un petit exercice de mon cru. Je les fais asseoir et leur demande ce que c'est qu'être Anglais... Leurs réponses sont éclectiques : boire du thé, aimer les *crumpets* (petits pains ronds) et les solides petits déjeuners, faire la queue, passer son temps à s'excuser et se montrer excentrique !

Nous progressons désormais à travers de hautes fougères, sur un chemin pavé d'ardoises et jonché de limaces noires qui nous conduit à Borrowdale. Autour

Voilà quatre cents ans que l'hôtel de Scale Hill héberge voyageurs et pèlerins dans un décor typiquement anglais, jusqu'au service en porcelaine du petit déjeuner.

Dans l'église Saint-James de Buttermere, les coussins des prie-dieu sont brodés à la main de motifs chrétiens comme cette coquille Saint-Jacques.



de ce village de poche se dressent les derniers fragments de la forêt de chênes qui s'étendait autrefois de la côte ouest de l'Écosse jusqu'au pays de Galles. L'eau est importante dans ce pèlerinage, sur le tracé duquel abondent lacs profonds, ombilics glaciaires, sources, ruisseaux et rivières.

Durant toute notre marche, nous buvons l'eau de sources sacrées et de l'eau filtrée provenant de cours d'eau croisés en chemin. Nous traversons des haies touffues de houx, d'orties et de ronces, des massifs de cerfeuil sauvage, de giroflées, de renoncules et de fougères. L'église Sainte-Bega, aux murs de pierre rouge, apparaît enfin, dressée humblement sur la rive est du lac Bassenthwaite. À l'entrée, un panneau indique : «Veuillez refermer la porte pour empêcher les hironnelles d'entrer.» Marie Morton et sa mère Pat, venues il y a longtemps travailler dans un hôtel voisin, ne sont jamais reparties du coin. Marie se sent liée à sainte Bega : «Si vous vous asseyez ici, tranquillement, vous pouvez ressentir la paix qu'elle diffuse», dit-elle. ➤



Le jour où...

J'AI TROUVÉ UNE COQUILLE SAINT-JACQUES DANS MON SAC À DOS.

«**T**out d'abord, je ne me suis aperçue de rien... J'avais bouclé mon sac à dos à Londres, nous avions traversé l'Angleterre en train, puis marché jusqu'au prieuré de St Bees. Sans doute étais-je trop absorbée dans mes pensées, tant ce pèlerinage sur la terre de mes ancêtres comptait pour moi. Mais en sortant du cimetière de St Bees, j'ai senti une vive piqûre dans ma hanche. Perplexe, j'ai tâtonné et ouvert la poche inférieure de mon sac. À l'intérieur, se cachait une petite coquille Saint-Jacques. Par quel miracle était-elle arrivée là ? Ce n'est pas moi qui l'y avais placée. J'ai appelé mon ami Al Humphreys, un mordu d'aventure qui m'avait prêté son kit de survie. C'était lui ! Amusé, il s'étonna que je ne l'aie pas trouvée avant. J'ai serré le coquillage contre ma poitrine. Symbole de pèlerinage associé à saint Jacques (l'un des douze apôtres, martyrisé en l'an 44 à Jérusalem), il est aussi un moyen pratique de s'abreuver aux sources en chemin, ou simplement de signaler aux autres que l'on est un pèlerin.»



Dans les églises qui ponctuent le pèlerinage, les visiteurs sont invités à accrocher leurs prières sur des arbres à souhaits, comme ici dans l'église Sainte-Marguerite de Wythop, où une petite fille a fait le vœu de trouver un ami.

➔ Stephen Banks, 51 ans, le vicaire, officie dans douze églises différentes, réparties sur 650 kilomètres carrés. «Les gens découvrent l'église entre la montagne et les lacs, dit-il. Quand ils entrent, ils ressentent quelque chose de divin.» Il me montre un petit livre rempli de prières, de souhaits et de confessions. L'église Sainte-Bega, millénaire, n'est jamais fermée à clé. Elle reste ouverte toute l'année, pour le refuge, le calme et la prière. Je décide de me promener dans les parages tout l'après-midi puis je reviens noter dans le livre de prières que mon cœur est apaisé, mais qu'il est temps de prendre le chemin du retour.

Après le lac Bassenthwaite, la pluie murmure dans l'air poussiéreux. La traversée des marais de Wythop me semble interminable. Les taons mordillent chaque centimètre de ma chair nue et mes chaussures s'engluent dans la tourbe. Nous avançons parmi les bruyères et les roseaux, harcelés par des papillons de nuit blancs. Courbatus et transis de froid, nous faisons étape à l'hôtel Scale Hill, au nord du Crummock Water, un lac.

Heather Thompson, 59 ans, incarne la troisième génération de propriétaires de cet établissement qui héberge des visiteurs depuis quatre siècles. Chaque chambre abrite des trésors d'antiquités : épais rideaux de velours brodés, cruches à bière en étain, baignoires sur pieds, huiles encadrées et bibeloterie typiquement *british*... Le lendemain, autour d'un petit déjeuner de croissants,

de confiture et d'œufs, Heather nous montre sa collection de médailles posthumes de la Première Guerre mondiale, les *death pennies* (les «sous de la mort»). «Je les garde en sécurité», confie Heather. Son amour de jeunesse est mort à 29 ans à deux pas de chez elle. «Il avait le même âge que le garçon dont le nom figure sur cette médaille», confie-t-elle. Nous repartons, en suivant le sentier qui contourne le lac, flanqué de versants abrupts et alimenté par de nombreux ruisseaux. Nous grimpons vers la cascade de Scale Force – 50 mètres, la plus haute du Lake District – qui plonge dans une gorge ourlée de chênes.

LES GOUTTES DE PLUIE SONT COMME DES BILLES DE MÉTAL. DES RAFALES DE VENT NOUS JETTENT À TERRE

La pluie tombe de plus en plus dru. Bientôt, le sentier se transforme en torrent. Nous passons devant la carcasse putréfiée d'un mouton. Les vents sont si forts qu'ils nous poussent hors du chemin. Un couple descendant de la colline de Red Pike nous crie : «Ça souffle trop !» «Mais c'est possible de le faire ?», demande Guy. «Pourquoi voulez-vous y aller ?», lancent-ils. «La folie des grandeurs !», s'exclame Guy qui entame une ascension fulgurante. 750 mètres de côte... Il porte nos deux sacs. Les gouttes de pluie sont comme des billes de métal et des rafales violentes nous jettent à terre. Le vent m'aplatit contre un rocher. Guy fend la tempête : «Emily, regarde la vue !» Je hurle dans sa direction : «Je

Conseils aux marcheurs

SI VOUS VOULEZ SUIVRE LES PAS DE SAINTE BEGA

►► Quand partir ?

Mieux vaut programmer son voyage entre juin et août. L'été anglais ne vous épargnera pas les averses mais les températures (19 °C en moyenne) sont alors idéales pour marcher.

►► Comment s'y rendre ?

Le village de St Bees est accessible en train depuis la gare de Euston, à Londres, en cinq heures. On rejoint ensuite facilement à pied le prieuré de St Bees, point de départ du pèlerinage. Il est possible de télécharger la carte du sentier sur le site britishpilgrimage.org

►► Quel équipement ?

Indispensables, de bonnes chaussures de marche, des vêtements de pluie et de quoi vous protéger des taons autour des zones de marais !

►► Où dormir ?

On peut passer la nuit dans certaines églises, avec l'accord du prêtre. La plupart des pèlerins séjournent dans les YHA (Youth Hostels

Association), sortes d'auberges de jeunesse (environ 30 € la nuit sans les repas). Pensez à réserver sur yha.org.uk. Pour une nuit plus sauvage, les *bothies* de Warnscale et de Dub's Hut sont incontournables.

Attention : les premiers arrivés sont les premiers servis ! Pour beaucoup plus de confort, préférer l'hôtel Scale Hill au nord du Crummock Water, ou le Leathes Head, à Keswick.

ne peux pas !» Il insiste : «Tu dois essayer !» Je change de position et fronce les yeux à travers le vent et la pluie. Je distingue alors le lac de Buttermere, suspendu entre brume et montagne. Et je m'imagine très bien en bas en train de dire : «Imaginez les imbéciles qui ont décidé de faire de la randonnée à Red Pike aujourd'hui !» La pluie redouble, nous sommes trempés jusqu'aux os.

«C'est de la folie», dis-je. «On n'aurait pas dû ?», demande Guy. Je laisse le vent emporter sa question. Les heures passent et le *bothy* où nous devons passer la nuit devient de plus en plus hors de portée. Alors que nous frôlons l'hypothermie, je décide de passer un coup de fil pour mettre fin à notre calvaire. Guy résiste, montrant du doigt la dernière montée : «On y est presque !» Nous nous résignons finalement à redescendre vers la vallée. La pluie et le vent se dissipent, les moutons de race *herdwick* à laine grise bêlent à qui mieux mieux. Au fond de la vallée, nous avisons une camionnette. Le conducteur nous demande : «Je vous emmène ?» Guy semble tiraillé à la perspective d'enfreindre le principe même du pèlerinage, qui veut que l'on voyage toujours à pied. «C'est bon, lui dis-je. Après tout, un pèlerinage, c'est ce qu'on en fait.» ■

EMILY GARTHWAITE

Emily longe Ennerdale Water, vaste étendue d'eau (3 km²) d'origine glaciaire, dont les rivages se parent de couleurs fauves au coucher du soleil.



Guy Hayward / British Pilgrimage Trust

GEO

ÉDITIONS

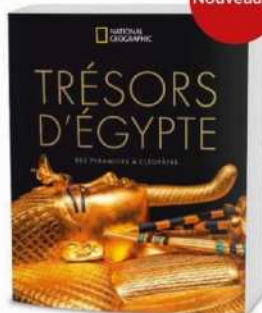
TRÉSORS D'EGYPTE

Émerveillez-vous devant la beauté et le patrimoine de l'Égypte !

Découvrez ce magnifique livre présentant les objets les plus remarquables du pays sacré, vus à travers un siècle de découvertes relatives. De l'ouverture mythique de la tombe de Toutânkhamon en 1922 à l'étonnante découverte en 1954 de la barque solaire parfaitement conservée de Gizeh, en passant par des éléments intrigants sur la vie de Cléopâtre ou la mise au jour de récents vestiges d'Alexandrie, cet ouvrage exceptionnel retrace l'histoire de l'empire qui a changé le monde.

Editions National Geographic - Format : 27 x 23 cm - Nombre de pages : 400

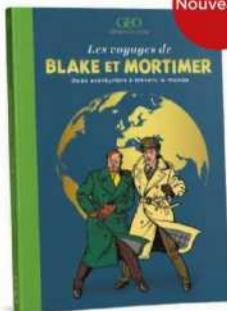
Prix
39,95€



Nouveauté

Prix
29,95€

© Editions Blake & Mortimer / Studio Jacobs 2023



Nouveauté

LES VOYAGES DE BLAKE ET MORTIMER

Deux aventuriers à travers le monde !

Explorez le monde secret des espions lors d'un voyage en terres anglaises avec le duo le plus célèbre de la bande dessinée, Blake et Mortimer. Découvrez réellement qui est Jacobs, le créateur des deux personnages, lors d'une visite privée de la capitale londonienne, symbole de leurs aventures. Partez aux quatre coins du monde accompagnés d'une cartographie et la chronologie des albums sur un dépliant original, et remontez le temps pour découvrir le monde et les grands événements du XXe siècle en compagnie de GEO.

Editions GEO - Format : 22,6 x 31,7 cm - Nombre de pages : 144

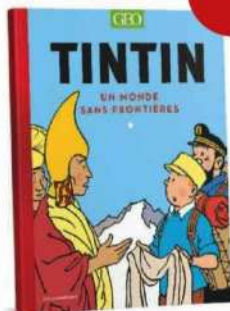
TINTIN - UN MONDE SANS FRONTIÈRES

Découvrez le monde autrement avec le célèbre reporter !

Depuis près de 25 ans, GEO et Moulinsart éditent ensemble de très beaux ouvrages dédiés à l'œuvre d'Hergé, mettant en exergue les liens indéfectibles qui existent entre Tintin et la découverte du monde, entre la ligne claire et le travail des plus grands photographes, et les résonances toujours très actuelles entre ces deux approches pour mieux comprendre le monde d'aujourd'hui.

Editions GEO - Format : 22,6 x 31,7 cm - Nombre de pages : 128

Prix
29,95€



Nouveauté

© Hergé - Tintinmagazine 2023

Prix
16,95€



Nouveauté

ESCAPE GAME - AU CŒUR DU JAPON

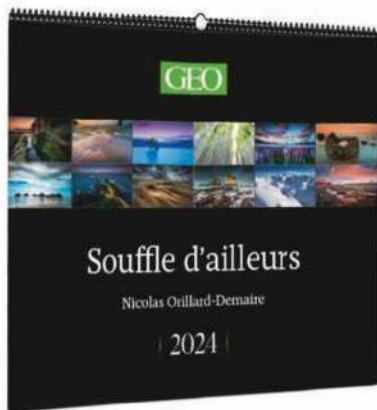
Trois aventures immersives et ludiques au pays du Soleil-Levant !

À l'ombre des cerisiers en fleurs ou à la lueur des lanternes en bambou, découvrez trois enquêtes trépidantes pour vivre des aventures uniques, riches en émotions et en rebondissements. Si vous souhaitez percer les mystères de l'archipel nippon, préparez-vous à explorer les temples les plus secrets de Tokyo, parcourir des sentiers escarpés au pied du mont Fuji, mais aussi à défier empereurs, samourais et héros de mangas ! Il vous faudra faire preuve d'imagination et d'un sens aigu de l'observation pour résoudre toutes les énigmes que vous réserve ce voyage au bout du monde.

Editions GEO - Format : 20 x 25 x 5 cm + un livret de 32 pages + 120 cartes

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !

© Les 12 photos du grand calendrier sont de Nicolas Orillard-Demaire



Introuvable
dans le commerce

GRAND CALENDRIER GEO 2024

Souffle d'ailleurs

GEO vous invite à faire un tour du monde photographique, à la rencontre de paysages exceptionnels. Bien plus qu'un simple calendrier, cet objet de décoration vous présente 12 paysages éblouissants et magnifiés par un format géant. Ces photographies immortalisées par Nicolas Orillard-Demaire vous transportent dans des décors à couper le souffle. Explorez l'immensité de notre planète et toute la beauté que la nature peut nous offrir !

Éditions GEO - Format : géant : 60 x 55 cm
Nombre de pages : 14

Prix

43,60€

au lieu de 45,90€



POUR COMMANDEZ, C'EST FACILE !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO537V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

Code postal* _____ Ville* _____

E-mail* _____

Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou PayPal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

2 Je clique sur  **Situé en haut à droite de la page sur ordinateur**



Situé en bas du menu sur mobile

3 Je saisis la clé Prismashop

COMMENT S'ABONNER AU MAGAZINE GEO ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de **88,40 €** (1 an -12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).
- Je ne suis pas abonné(e)** et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Grand calendrier GEO 2024	14082	_____	43,60€	_____
Trésors d'Égypte	14160	_____	39,95€	_____
Les voyages de Blake et Mortimer	14163	_____	29,95€	_____
Tintin - un monde sans frontières	14135	_____	29,95€	_____
Escape Game - Au coeur du Japon	14144	_____	16,95€	_____

Participation aux frais d'envoi	+ 5,90 €
<input checked="" type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 69 €

*Obligatoire à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 30/09/2024. Photos non contractuelles. La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, mais nous engageons à vous le rembourser - sous un savoir plus voir les Conditions Générales de Vente sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de modification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Media au 11, rue Henri Barbusse 92230 Genevilliers ou dpo@prisma-media.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles Types.



Total général
en € : _____

L'OR «PROPRE» du PÉROU

Extraire le métal précieux sans mercure - ultratoxique - ni travail forcé ? Dans ce pays, septième producteur mondial, certaines mines artisanales, associées avec des industriels, ont accepté de changer leurs pratiques et de respecter des critères plus éthiques que d'ordinaire. Notre reporter a enquêté sur cette filière.

En combinaison ignifugée, cet employé de l'usine péruvienne Veta Dorada tient un lingot de 25 kilos, obtenu après avoir fondu l'or issu d'une mine artisanale intégrée à une filière plus éthique.







Les employés d'une mine artisanale s'activent dans la vallée de Secocha, dans le sud du Pérou. Tandis que les hommes creusent les entrailles de la montagne, des femmes fouillent les pentes en quête des miettes d'or oubliées.

Des centaines de mines, très souvent illégales, trouent les parois de la cordillère des Andes

Dans ce dédale de boyaux inhospitaliers, s'affaire



une centaine de mineurs



Un nouveau filon aurifère (à gauche), baptisé Coca Cola, est inauguré par Jenny Lujan, directrice de la mine d'El Dorado, à Huanca. Cette mine artisanale, qui appartient à 50 mineurs regroupés en coopérative, fait partie d'une filière dite «responsable». Elle emploie 100 personnes, du forage (ci-contre) au transport du minéral.



Sur un autre site, ces femmes broient la roche en actionnant avec leurs pieds d'énormes pierres appelées *quimbalotes*. Le minéral est ici traité de façon illégale avec du mercure, un métal liquide très nocif pour l'homme et l'environnement.

Ces dernières années, la petite cité andine de Secocha a vu sa population exploser avec la prolifération des mines artisanales, dopées par l'envolée du cours de l'or. Du mercure, utilisé dans les ateliers d'extraction illégaux, coule dans ses égouts à ciel ouvert.



Attirée par des rêves de fortune, une main-d'œuvre misérable a afflué à Secocha



G

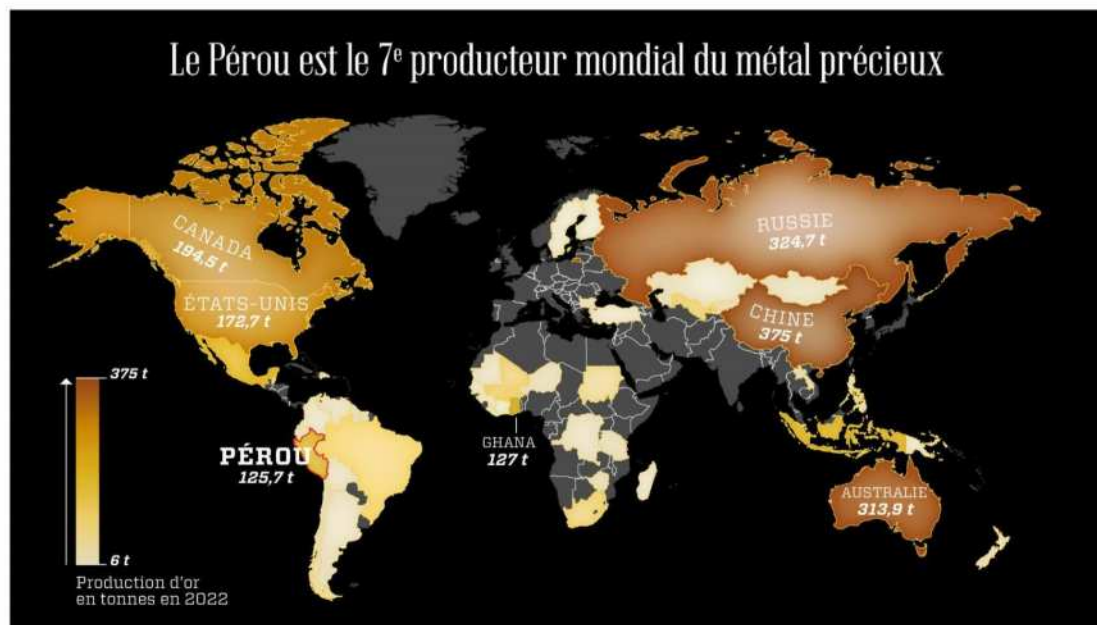
ilet de chantier vert enfilé sur un maillot de foot rouge, Saturnino Chahuayo progresse en équilibre sur les rails qui courent au sol de la galerie, pour éviter de poser ses pieds sur le sol inondé. Je tente péniblement de le suivre, concentré sur chacun de mes pas, à la lueur vacillante de la lampe frontale qui fait briller la roche humide des parois. Le silence règne dans le conduit, par-

fois interrompu par le tac-tac d'un marteau-piqueur qui résonne au loin. Cela ne fait que quelques minutes que nous avons franchi le petit portail vert et jaune marquant l'entrée de la mine de Katarata, percée dans l'immense montagne pelée qui domine la ville de Secocha, dans le sud du Pérou. Mais déjà, la lumière du jour n'est plus qu'un vieux souvenir. Le grand air aussi. Plus nous avançons, plus l'atmosphère ressemble à celle, chaude et humide, d'un hammam, le confort en moins. Impossible de prendre la moindre photo, l'objectif de l'appareil est instantanément embué. Saturnino a 40 ans. C'est le directeur de la mine, organisée sous forme de coopérative. Il allume une cigarette, rendant l'air encore plus suffocant. Soudain, au bout d'un kilomètre de marche harassante, la galerie se redresse à 45 degrés.

Travail des enfants, mainmise de mafias... l'endroit était devenu un enfer

Les rails sont remplacés par des planches de bois d'aspect glissant et instable. Tout en haut, la fin du raide boyau, fraîchement excavé, se perd dans la vapeur d'eau. Nous déclinons l'invitation à poursuivre. Il est temps de rebrousser chemin. La mine de Saturnino n'est pas vraiment calibrée pour les visites, qui y sont extrêmement rares. Et pour cause, ce dédale de boyaux inhospitaliers, où s'affairent une centaine de mineurs, recèle dans ses parois un trésor jalousement gardé : de l'or.

Avec environ 125 tonnes extraites chaque année, le Pérou est le septième producteur mondial du métal jaune. Quelque 20 % de cet or provient de ce type de petites mines artisanales creusées dans les parois arides



Cartographie : Guillaume Sclaus Source : Metals Focus - World Gold Council, décembre 2022



de la cordillère des Andes ou dans le sol détrempé de la forêt amazonienne, haut lieu de l'orpaillage illégal. Ces exploitations se sont multipliées depuis les années 2000, dopées par l'envolée des cours. Une activité à la réputation aussi désastreuse que son impact social est immense. «L'or artisanal représente 15 à 20 % du métal jaune extrait dans le monde, mais 80 à 90 % de la main-d'œuvre, m'explique Marc Ummel, spécialiste des matières premières à la fondation suisse Swissaid. C'est tout l'inverse des mines industrielles.»

A tout de 15 millions de personnes (dont environ 250 000 au Pérou) travaillent ainsi d'arrache-pied dans les petites mines artisanales de 70 pays d'Amérique du Sud, d'Afrique subsaharienne, d'Asie du Sud-Est... L'extraction et la vente sont souvent clandestines, ce qui entraîne des dérives en série : accidents, travail des enfants, mainmise de mafias et de groupes armés, déforestation sauvage... Sans compter l'usage massif, pour extraire l'or de la roche aurifère, de mercure, un métal liquide nocif pour la santé et l'environnement qu'utilisaient déjà au XIX^e siècle les *gold diggers* («chercheurs d'or») de Californie. Face à ce sombre tableau, «la soixantaine de grandes raffine-

L'école de Chala a directement bénéficié des retombées de l'or éthique, une partie des revenus étant investis pour l'éducation et la santé des communautés locales.

ries mondiales certifiées par la London Bullion Market Association [l'organisation professionnelle de référence du secteur] se sont majoritairement désengagées des mines artisanales, précise Marc Ummel.

Écartées pour leur mauvaise réputation, ces dernières ont été marginalisées encore davantage». Mais depuis quelques années, certaines relèvent la tête. Comme celle de Saturnino, elles ont trouvé un nouveau débouché : l'or responsable. «En tout, sur environ 600 tonnes d'or artisanal par an produites dans le monde, seulement cinq ou six répondent aux critères des labels d'or éthique, poursuit Marc Ummel. Et il s'agit uniquement d'or sud-américain.» De quoi améliorer un peu l'image ternie de l'or artisanal.

Les alentours de la ville de Secocha offrent la parfaite illustration de la ruée vers l'or version *latina*... et de ses ravages. En quelques années, des centaines de sites d'extraction, la plupart non déclarés, ont trouvé de façon anarchique les flancs vertigineux de cette vallée rurale et isolée qui débouche 60 kilomètres plus bas sur l'océan Pacifique. Les hommes creusent sous terre en mâchant de la coca, pendant que les *pallaqueras*, ➤



Moins polluant,



L'usine de Veta Dorada, à Chala, produit environ trois tonnes d'or par an. Elle travaille uniquement avec des mineurs artisanaux, à qui elle achète directement le minéral (à droite, les couleurs différent en fonction de la nature des roches). Le procédé n'emploie pas de mercure et permet d'extraire 95 % de l'or, contre 40 à 50 % avec la méthode artisanale ultrapolluante.



le traitement industriel, sans mercure, est aussi plus rentable



L'or des Incas... avant les Incas

Cette éblouissante parure funéraire du XIV^e siècle, exposée au musée Larco de Lima, n'est pas l'œuvre des Incas mais du peuple chimú. Réputé pour ses talents d'orfèvrerie, celui-ci avait pour capitale Chan Chan, dans le nord du Pérou. Avec l'arrivée des conquistadors au XVI^e siècle, l'or du Pérou a enflammé l'imaginaire des Européens. L'Espagne, en s'emparant des incroyables ressources de la région, devint même le plus riche pays du monde. Outre la terreur qu'ils ont semée, les conquistadors ont fondu quantité de chefs-d'œuvre, à jamais perdus.



➔ comme on appelle les femmes qui se dédient à cette tâche, fouillent sur les pentes escarpées les rebuts des mines, en quête de miettes d'or oubliées.

Au pied de la montagne, la cité minière aux airs de vaste bidonville a vu s'entasser des milliers d'ouvriers arrivés d'autres régions du Pérou ou encore du Venezuela. Elle comptait 5000 habitants au recensement de 2017, ils sont sans doute plus de 25000 aujourd'hui. Le long des rues en terre de cette ville-champignon, se succèdent les masures d'un étage abritant gargotes, hôtels de passe, échoppes de téléphonie et de transferts d'argent...

Dans les égouts à ciel ouvert, je remarque des reflets irisés au milieu d'un flot d'excréments et d'eaux usées : du mercure qui coule depuis les *quimbaletes*, ateliers rudimentaires dispersés dans la montagne, où cette substance particulièrement toxique sert à agréger les paillettes d'or contenues dans le minerai, avant d'être rejetée au sol. Je pars rendre visite à l'un de ces sites en plein air : là, des femmes actionnent de lourdes pierres en se balançant d'un pied sur l'autre sur une planche placée dessus. Le procédé permet de broyer finement le minerai, qui, mélangé à de l'eau et du mercure, poursuit son chemin dans un bassin en contrebas. Puis l'amalgame est chauffé pour faire fondre le mercure et en séparer le métal jaune. Le vrai visage de l'or artisanal, épais, sale – il est la première cause de pollution au mercure d'origine humaine – tellement éloigné de l'éclat des lingots et des bijoux qui en naîtront à l'autre bout de la planète, une fois le métal écoulé via des filières opaques.

Mais depuis quelques années, une partie du minerai sorti de terre à Secocha ne prend pas le chemin des *quimbaletes* et de leurs cloaques pollués au mercure. Assis dans un petit baraque à l'entrée de sa mine, Saturnino Chahuayo me raconte : comme d'autres, sa mine a rejoint, il y a quatre ans, le projet PX Impact lancé en 2015 par deux entreprises, l'une suisse, PX Group, l'autre, canadienne, Dynacor. Objec-

tif de ces groupes étrangers : capter à la source le minerai artisanal du Pérou pour produire de l'or vendu aux clients avec l'étiquette « éthique » et « responsable » : extrait sans mercure, légal, traçable et profitable à la communauté locale.

Pour comprendre le cheminement du minerai, je me rends à Chala, une ville battue par les vagues du Pacifique, à 200 kilomètres au nord. Tous les mois, un tiers des 300 tonnes de roche sorties de la mine de Saturnino est déchargé ici, à l'usine de traitement de Dynacor, au

milieu d'une étendue désertique en retrait du littoral, par des camions fermés par un capot rigide. Le site de Chala est ultra-sécurisé : grillages, caméras, contrôle strict à l'entrée, gardes armés, photos interdites. Le bâtiment où l'or est coulé est encore plus baricadé : aucune personne extérieure ne peut y pénétrer. L'or est ensuite transporté en camion blindé. À Chala, la roche est évaluée, broyée, puis

mêlée à une solution contenant du cyanure au sein de grandes cuves vertes, afin d'en extraire l'or : le procédé habituel de l'industrie aurifère, qui se déroule en circuit fermé, sans rejet dans l'environnement. Fondu en pains (sortes de gros lingots) de 25 kilos, le métal jaune sera ensuite acheminé en transport sécurisé jusqu'à Lima, d'où il s'envolera pour Genève, où un autre camion blindé le conduira à La Chaux-de-Fonds, la capitale horlogère du Jura suisse. Là-bas, à la sortie de la ville, au pied d'un versant boisé, il rejoindra l'usine de PX Group, une entreprise de métallurgie de 500 employés dont l'une des spécialités est l'affinage et le travail de l'or. Celui de Saturnino y sera purifié à 99,99 %, puis changé en lingots ou pièces préusinées pour la joaillerie et l'horlogerie de luxe. Le tout sans jamais être mélangé à un or d'une autre provenance, du moins PX Group l'assure.

Sur le site de Chala, le ballet des camions est incessant. Et les chargements viennent parfois de l'autre bout du pays. Ce matin de septembre, c'est au tour d'Alcides Quispe, 31 ans, casque jaune sur la tête, de venir livrer le minerai provenant de son site de la région de Cuzco, dans la vallée sacrée des Incas, à 900 kilomètres de là. Sa cargaison, contenue dans des grands sacs blancs, est d'abord pesée et concassée. Des employés de Dynacor analysent ensuite en labo sa teneur en or, afin de calculer la somme à verser au mineur. Tout se fait en la présence de ce dernier, qui, s'il n'est pas d'accord, peut toujours demander une contre-analyse (à ses frais). La roche aurifère est ➔

Sur le site où le minerai converge, les gardes sont armés et les photos interdites



➔ stockée en attendant sa cyanuration, et Alcides Quispe peut retourner dans sa vallée lointaine exploiter son filon. Dynacor reçoit ainsi tout ou partie de la production de 800 mines artisanales péruviennes, dont elle retire environ trois tonnes d'or par an (soit 2,5 % de la production nationale). Le métal est ensuite transmis par envois réguliers à son partenaire de La Chaude-Fonds. Un volume qui reste infime par rapport à la quantité d'or totale traitée par le groupe suisse.

Le système se veut «gagnant-gagnant». Premier argument mis en avant pour attirer des mineurs comme Alcides ou Saturnino : leur minerai est beaucoup mieux valorisé. «Grâce à notre traitement industriel, nous extrayons 95 % de l'or qui s'y trouve, soit 20 grammes par tonne en moyenne, contre 40 à 50 % dans les *quimbaletes* avec le mercure», me dit Jean Martineau, le dirigeant de Dynacor, de passage à Chala. Même si les mineurs ne touchent qu'environ 70 % de la valeur du métal contenu dans le minerai, cela reste plus rémunérateur pour eux. En contrepartie, ils doivent respecter certaines règles : déclarer leur mine aux autorités, payer des impôts, refuser le travail forcé... Quelque 120 salariés de Dynacor participent aux opérations de contrôle, dont des acheteurs répartis dans huit bureaux à travers le pays et des géologues capables de vérifier l'origine du minerai. «Chaque mine est visitée au moins une fois par an, pour s'assurer du respect des critères

Le plus difficile : convaincre les clients de payer leurs alliances plus cher

et de l'origine du minerai, précise Philippe Chave, codirigeant de PX Group. Le risque zéro n'existe pas, mais nous le réduisons autant que possible.»

L'une des clés de la réussite du projet, assurent ses promoteurs, est de ne pas imposer aux mineurs artisanaux des critères trop restrictifs. Ainsi un petit exploitant comme Saturnino est-il libre de ne vendre qu'une partie de son minerai (en l'occurrence, un tiers) à l'usine de Dynacor, et de continuer à traiter le reste avec du mercure. «Au Pérou, où 70 % de l'économie est informelle, exiger que chaque exploitant minier paie une retraite et des assurances sociales à ses travailleurs est tout bonnement irréaliste, observe le dirigeant de PX Group. Nous sommes fermes sur certains points, comme la déclaration à l'État, mais moins sur d'autres. Si on n'a pas une approche réaliste, il ne se passe rien !»



Dans les ateliers suisses de PX Precinox, spécialiste du traitement des métaux précieux, l'or purifié par électrolyse et réduit à l'état de microbilles (à gauche) est prêt à être fondu puis préusiné en vue de façonner des cadrans de montres. La Suisse est la principale plaque tournante mondiale du marché de l'or.

Comment se repérer dans la jungle des labels «éthiques»

Le cours de l'or tourne aujourd'hui autour de 61 000 dollars le kilo. L'or éthique, lui, est vendu un peu plus cher. Et depuis une dizaine d'années, diverses initiatives et labels sont apparus, avec un but

commun : inciter les mineurs à produire de façon légale et durable. Le surcoût de cet or facturé au client profite aux communautés locales et la traçabilité du métal est assurée.

► **Les labels Fairmined et Fairtrade**, les plus exigeants, certifient des mines respectant un épais cahier des charges en matière de conditions de travail et de respect de l'environnement. L'or est ensuite vendu avec une surprime (de 2 000 dollars pour l'or Fairtrade à 6 000 dollars par kilo pour l'or Fairmined Ecological, extrait du minerai par gravitation, sans subs-

tance chimique). Cette surprime est reversée directement aux mineurs. Fairmined est géré par l'Alliance pour une mine responsable, une initiative mondiale. Fairtrade est un label international, créé en 1988 sous le nom de

Max Havelaar, pour le commerce équitable avec les pays du Sud. ► **Le label PX Impact**, conçu en partenariat avec l'ONG internationale Earthworm, spécialiste des chaînes d'approvisionnement responsables, certifie un métal 100 % extrait de mines artisanales sans utilisation de mercure. L'enjeu est de contribuer au développement économique et social des communautés de mineurs locaux.

► **L'initiative Swiss Better Gold**, elle, réunit le ministère de l'Économie et divers raffineurs, banques et joailliers de Suisse, plaque tournante du marché de l'or. Elle n'est pas un label, mais vise à apporter de l'aide concrète et des débouchés à des mineurs «durables».

Un pragmatisme qui se retrouve dans la promesse d'améliorer le quotidien des cités minières du Pérou.

Car la surprime appliquée à l'or éthique, vendu 0,7 % plus cher que le cours de l'or, est utilisée sur place pour le financement de salles de classe, la rénovation d'écoles, l'achat de fournitures pour les élèves, des campagnes de santé itinérantes... Depuis 2018, la Fidamar, la fondation qu'ont créée les tenants du projet, a consacré environ 770 000 dollars à une quarantaine de programmes, surtout dans la province d'Arequipa, où se trouvent Secocha et Chala. Une façon de plus d'inciter les mineurs à livrer leur minerai à l'usine Dynacor et de se distinguer d'autres sites de traitement péruviens moins regardants sur les rejets de cyanure et les contrôles des mines. En février dernier, de terribles coulées de boue ont entraîné la mort d'une trentaine de personnes à Secocha. Fidamar a fourni une aide d'urgence (nourriture, couvertures...) aux employés de la mine de Saturnino, dans ce far west andin délaissé par l'État. Reste à convaincre les acheteurs de payer l'or un peu plus cher. Pour l'instant, très peu de clients, qui achètent des alliances par exemple, un bijou que l'on veut durable, posent la question de l'origine de l'or. Chez les joailliers et horlogers, qui assurent plus de 50 % de la demande d'or mondiale, la prise de conscience progresse. Mais en dépit d'avancées symboliques (voir encadré), l'engagement reste inégal et limité. La filière a encore beaucoup à faire pour redorer son blason. ■

FRANCK VOGEL (AVEC VOLKER SAUX)

En librairie et en kiosque



ESCAPE GAME GEO : PRÊTS À RELEVER LE DÉFI... AU JAPON ?

A l'ombre des cerisiers en fleur ou à la lueur des lanternes en bambou, ce nouvel escape game GEO propose trois enquêtes autour du Japon et un dépaysement garanti. Pour percer les mystères de l'archipel nippon, il vous faudra explorer les temples secrets de Tokyo, parcourir des sentiers escarpés au pied du mont Fuji, mais aussi défier empereurs, samouraïs et héros de mangas. Le temps d'une des enquêtes, imaginez-vous en octobre 1868 : le Japon est alors en pleine guerre civile. Envoyés par Napoléon III, vous êtes chargés d'espionner l'empereur Meiji pour le compte de l'ambassadeur de

France. Repérés et arrêtés par les hommes de main du souverain, vous voici placés en résidence surveillée dans une aile du palais de Tokyo, dans l'attente de votre jugement pour haute trahison. Réussirez-vous à quitter votre cellule et à échapper ainsi à une mort promise ? Restez vigilant aux pièges, trouvez les indices et gardez toujours un œil ouvert pour démasquer les éventuels faussaires : votre réussite en dépend !

Boîte de jeu *Au cœur du Japon*, à retrouver en librairie et sur prismashop.fr, tout comme les deux autres nouveaux escape games GEO, *Au cœur des forêts* et *Secrets des pharaons*, éd. GEO, 16,95 €.

DANS L'ESPACE, AVEC LE PETIT PRINCE

Avec ce beau livre, GEO vous embarque pour une aventure interstelliaire dans l'univers du Petit Prince, qui fête ses 80 ans ! Un voyage dans le temps et l'espace, où la science se mêle à la poésie de ce conte éternel, avec, entre autres, les plus belles images de la Nasa et le point de vue de Thomas Pesquet sur le futur de l'exploration spatiale.

Le Petit Prince - L'espace, rêve de toujours, en librairie, 29,95 €.



TINTIN EN CONCERT !

France Culture propose une manière inédite de faire vivre l'intrépide reporter : un concert-fiction. Dans ce *Tintin au Tibet*, Tintin et Haddock gravissent les sommets de l'Himalaya à la recherche de Tchang. Mais le véritable héros de cette aventure est sans doute le yéti, «l'abominable homme des neiges», qui interroge notre propre humanité.

Tintin au Tibet, avec la Comédie-Française et l'Orchestre nat. de France, 17 nov., 20h30, Maison de la radio, Paris. Sur France Culture et en podcast dans *Théâtre & Cie*.

À la télé

LA CHINE DES «FILS DU CIEL»

C'est l'histoire d'une civilisation doublement millénaire dont la richesse n'en finit pas de fasciner. En 221 av. J.-C., le roi du pays de Qin annexe tous les États chinois et se fait proclamer *huangdi* (empereur), marquant le début d'un système qui ne prendra fin qu'en 1912 avec la proclamation d'une république. À travers le règne de ces «fils du Ciel», comme on appelle alors les souverains chinois, GEO Histoire revient sur le destin tumultueux d'un empire traversé par les rivalités, les intrigues et les guerres de succession, mais qui, du confucianisme à la Grande Muraille, a laissé un héritage inestimable. Dans un cahier spécial, ce numéro exceptionnel nous ouvre aussi les portes du plus fascinant secret de Pékin : la Cité interdite, à la fois centre du pouvoir et lieu de résidence du monarque depuis le XV^e siècle.

GEO Histoire, *La Chine impériale*, chez le marchand de journaux jusqu'au 14 novembre, 7,50 €.



RESPONSABLES... ET GOURMANDS !

À la carte de ce numéro, une question : comment réduire l'impact de notre alimentation sur la nature ? Ainsi qu'une multitude de réponses alléchantes (recettes de chefs étoilés, chocolat transporté à la voile...) et surprenantes, puisque l'on y apprend, par exemple, qu'il n'est pas toujours plus avisé d'acheter une tomate locale qu'une tomate importée. Précieux pour s'y retrouver dans la jungle de nos assiettes.

Bien manger pour nous et pour la planète, GEO Hors-série, 7,90 €.

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte
Le samedi.

4 novembre, 8h 30 Venezuela - La ferme aux crocodiles (52'). *Rediffusion.* C'est l'un des plus gros animaux d'Amérique du Sud : le crocodile de l'Orénoque peut mesurer plus de six mètres de long ! Les scientifiques connaissent peu ce reptile peuplant le fleuve du même nom, et dont la population ne cesse de reculer. Le ranch El Hato Masaquaral élève de jeunes sauriens jusqu'à ce qu'ils puissent survivre dans la nature par leurs propres moyens.

11 novembre, 8h 45 Norvège - Le bois, une affaire de femmes (52'). *Rediffusion.* En Norvège, le bois est ancré dans la tradition : la plupart des maisons, des églises et des bateaux en sont faits et presque tous les habitants ont un poêle. Les architectes contemporains, qui ont redécouvert ce matériau, l'utilisent désormais pour bâtir d'imposants immeubles. Mais l'opinion est divisée : faut-il exploiter ou protéger la forêt ?

18 novembre, 7h 25 Catalogne - Le défi des pyramides humaines (52'). *Rediffusion.* Parfois aussi hautes qu'un immeuble, les pyramides humaines catalanes, les *castells*, relèvent de la prouesse sportive comme de la tradition. Pour participer au concours annuel de Tarragona, il faut une bonne dose d'intrépidité !



25 novembre, 8h 15 Chili - Les phares du bout du monde (52'). *Rediffusion.* Situés sur des côtes spectaculaires, les phares du sud du Chili surveillent la navigation maritime de la Terre de Feu aux champs de glace du canal de Beagle. Exposés au rude climat de la Patagonie, les marins et leurs familles qui vivent dans ces avant-postes de l'État chilien doivent affronter pluies et tempêtes trois cents jours par an...

Dans le numéro de décembre

NOUVELLE FORMULE - EN VENTE LE 29 NOVEMBRE 2023



Écosse Le retour aux sources

Planter des arbres par milliers pour ressusciter la forêt calédonienne qui recouvrait jadis les «Hauts terres», ou ressortir de vieux métiers à tisser pour donner de nouvelles couleurs au tartan, cette étoffe emblématique des clans... Des Écossais ont décidé de mettre en valeur le charme unique de leur pays. Rencontres.

Jan Harris / Getty images

GEO

L'ABONNEMENT À GEO
Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO,
62 066 Arras Cedex 9,
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM :
0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).
L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide
sur prismashop.fr/géo
Anciens numéros :
prismashop.fr/anciens-numeros-géo
Abonnement pour un an / 12 numéros : 78 €

Éditions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 5555 7809 -
e-mail : abo-service@guj.de

ARPP
Notre publication adhère à
la charte de déontologie de l'ARPP et s'engage
à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale
et respectueuse du public. Contact : contact@arpp.org ou ARPP,
11, rue Saint-Florentin - 75001 Paris.



RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 85 45 45
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédactrice en chef : Myrtille Delamarche
Secrétaire adj : Dounia Hadri (6061)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Rédacteur en chef adjoint GEO.fr : Thomas Burgel
Directrice artistique : Delphine Denis (4873)
Chef de service photo : Valerio Vincenzo
Chefs de service : Anne Cantin (4617),
Cyril Guinet (6055), Aline Maume-Petrovici (6070),
Nadège Munschou (4713), Mathilde Saljougui (6089)
Service photo : Christine Yvaren (5930), chef de service
adjointe : Nataly Bideau (6062) et Jackie Pérand (4591),
chefs de rubrique, Fay Torres-Yap / Bluedot (É.-U.)
Maquette : Thibaut Deschamps (4795).

Béatrice Gaulier (6059), Christelle Martin (6059), chefs de
studio ; Patricia Lavaquerie, première maquetiste (4740)
Premier secrétaire de rédaction : Nicolas Bizien (5844)
Cartographe-géographe : Emmanuel Virec (6110)
GEO.fr et réseaux sociaux : Camille Moreau, chef de
rubrique ; Mégaane Chichech, responsable video (4871), Chloé
Gardjian (4930), Nastasia Michael (4878), Mathilde Ragot
et Lolo Talik (4754), rédactrices ; Roxane Merlot (vidéo) ;
Marianne Couessequer, social media manager (4594) ;
Claire Brossillon, community manager (6079)
Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphanie Roussies, chef de groupe (6340),
Mélanie Moitil, chef de fabrication (4759),
Jeanne Mercadante, photogravure (4962).
Ont collaboré à ce numéro : Volker Saun, Boris Thiolay,
Sacha Carion (web) et Benjamin Laurent (web).

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée
de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost. Son associé unique
est : la société d'investissements et de gestion I23 - SIG I23 SAS.

Directrice de la publication : Claire Léost
Directrice générale : Pascale Souquet
Directrice de la rédaction : Marion Alombert
MARKETING
Directrice marketing : Dorothee Fluckiger
Global marketing manager : Hélène Cois **Brand manager** : Noémie Robyns
Directrice des Événements et Licences : Julie Le Hoch-Dontain

PUBLICITÉ
Directeur général : Philipp Schmidt (5188)
Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Lubot (6448)
Directeur exécutif adjoint PMS : Bastien Deleau (5030)
Directrice déléguée : Maria Isabelle de Saint Bazeul (4676)
Directrice publicité : Diane Mazau
Industry director Automobile : Dominique Bellanger (4528)
Planning manager : Sandra Misseu (6479), Laurence Biez (6492)
Directeur délégué Creative room : Karl Pilote
Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (6479)
Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5328)
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)
Directeur marketing client : Laurent Grocic (6025)
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

MARKETING DIFFUSION
Responsable titres vente au numéro Jacky Télébac (5663)

IMPRESSION
Roto France Impression Z.I., rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes.
Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %.
Environnement : Prot 0,003 kg/d de papier.
© Prisma Media 2023. Dépôt légal : octobre 2023. ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0923 K 83550

PLONGEZ DANS L'AVENTURE DE PLASTIC ODYSSEY

Le réseau mondial au service de l'urgence plastique



**Série documentaire disponible
en ce moment sur CANAL+ DOCS**

Abonnez-vous à **GEO**



**4 MOIS
OFFERTS**
soit 32%
d'économie



12 NUMÉROS/AN

AVANTAGES **prismaSHOP.fr**



Version digitale offerte
+ ses archives



Paiement immédiat
et sécurisé



Votre magazine plus
rapidement chez vous

BULLETIN D'ABONNEMENT À GEO

Chaque mois, **GEO vous invite à vous évader** à la découverte de lieux inattendus, inédits, originaux ; à partir à la rencontre de celles et ceux qui façonnent ces lieux et notre monde. Une découverte à travers des reportages de terrain et **des photographies exceptionnelles, riches en émotions.**

OFFRE ANNUELLE⁽¹⁾

12 NUMÉROS

4 MOIS
OFFERTS

59€90 par an
au lieu de 88,40€

Mon abonnement annuel sera renouvelé à date anniversaire
sauf résiliation de ma part

Mes modes de règlement :

@ JE RETROUVE MON OFFRE EN LIGNE

Directement sur :

www.prismashop.fr/GEODN537



POUR L'OFFRE ANNUELLE, JE PEUX AUSSI PAYER PAR COURRIER

1 Je renseigne mes coordonnées M^{me} M.

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP : [] [] [] [] [] []

Ville :

2 Je joins un chèque à l'ordre de GEO à renvoyer sous
enveloppe affranchie à :

GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9



PAR TÉLÉPHONE

0 808 809 063

Service gratuit
* prix appel

*Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Abonnement annuel automatiquement reconduit à date anniversaire. Le Client peut ne pas reconduire l'abonnement à chaque anniversaire. PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis avant la date de renouvellement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé pour une durée identique. Délai de livraison du 1^{er} numéro, 5 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par PRISMA MEDIA à des fins de gestion des abonnements, fidélisation, études statistiques et prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous pouvez consulter les mentions légales concernant vos droits sur les CGV de prismashop.fr ou par email à cpo@prismamedia.com. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Photos non contractuelles. Les archives numériques sont accessibles durant la totalité de votre abonnement.

GEODN537





Usages du monde

CHAQUE MOIS, UNE PLONGÉE DANS CES PETITS RIENS QUI RENDENT L'AILLEURS SI FASCINANT.



Retrouvez cette rubrique en podcast sur les plateformes d'écoute et sur GEO.fr

L'INDE, LE PAYS QUI JOUE À «NI OUI NI NON»

Le chauffeur de taxi a-t-il bien compris ? Sera-t-il au rendez-vous que vous venez de lui fixer, demain à l'aube, pour vous conduire à Chhatrapati Shivaji, la gare centrale de Mumbai ? Pour l'instant, il sourit et ses yeux ronds escortent un remuement de la tête aussi insondable qu'imprécis. Viendra ? Viendra pas ? Impossible de le savoir ! Même flou, plus tard, dans une gargote. Au moment de passer commande, vous avez demandé s'il était possible d'y aller mollo sur le piment dans votre curry. Réponse ? Ni oui ni non. Durant de longues secondes, le serveur a fait balancer son visage au rythme de la musique de fond de l'établissement. Peut-être ne faisait-il que battre la cadence...

Le voyageur qui explore le sous-continent a beau le savoir, s'y préparer et réviser les fondamentaux du hochement à l'indienne, en consultant quelques-uns des milliers de tutos en ligne sur le sujet, les premières heures sont toujours déroutantes. Partout dans le pays, mais en particulier dans le Sud, ainsi qu'au Sri Lanka voisin, à chaque question, des têtes vacillent, et toutes vos certitudes avec. Impression de flottement, d'un réel

aléatoire aux convictions molles. Face à ces mouvements oscillants, rien n'est jamais clair, tout est question d'interprétation. Il existe, en effet, 50 nuances de dodelinement... Le menton de votre interlocuteur esquisse quelque chose qui rappelle le symbole de l'infini, une sorte de chiffre huit couché, qui peut signifier tout à la fois l'affirmative ou la négative, ou encore un «peut-être, on verra demain», voire un aveu de gêne. Analyser le contexte, être aux aguets du langage corporel peut aider. Ainsi, une belle célérité dans la secousse du crâne, additionnée de sourcils qui se lèvent avec emphase, feront pencher pour un acquiescement – même si rien n'est moins sûr, puisque dodeliner pendant que quelqu'un parle est ici, avant tout, un signe de respect. À l'inverse, un remuement lent et poussif, couplé à un air renfrogné, doit d'autant plus mettre la puce à l'oreille qu'au pays des castes, le «non» ferme et franc se fait rarement entendre.

«L'Inde est, par-dessus tout, le pays où il ne faut pas prendre les choses trop au sérieux, sauf quand il s'agit du soleil de midi», disait l'écrivain Rudyard Kipling. Le dodelinement est là pour le rappeler. Forgé depuis des

générations, c'est un geste non conscient pour ceux qui le pratiquent 100 fois par jour, mais il a la vertu d'évaporer les tensions. Historien et consultant en comportement à Chennai, Pradeep Chakravarthy y voit «le reflet d'une société qui fut longtemps organisée sur la docilité envers les castes supérieures. Dans l'Inde d'aujourd'hui, toujours très hiérarchisée, il reste un moyen de ne pas perdre la face, autant qu'une façon de ne jamais fermer la porte». Plutôt qu'un refus catégorique, il s'agit alors de gagner du temps en restant vague. Charge à l'autre de se débrouiller ensuite avec ça. ■

SÉBASTIEN DESURMONT



En Inde, surtout dans le Sud (ici à Varkala, dans le Kerala), dodeliner est un signe de respect.

CETTE PUBLICITÉ EST SOLIDAIRE

En regardant cette publicité, vous permettez à **Aberlour** de soutenir l'association **Green Tweed Eco** qui participe à la préservation des rivières Spey et Lour en Ecosse.

Proposé par
goedeed



SANS ÉTUI, ON AGIT

Supprimer progressivement tous les étuis non recyclables d'Aberlour nous permet d'économiser plus de 270 tonnes d'emballages par an, et de faire un pas de plus dans l'engagement d'Aberlour en faveur de la nature.

Cette démarche s'inscrit dans la continuité des actions menées avec Aberlour pour contribuer notamment à la préservation du Speyside et de ses écosystèmes. Car c'est à ce terroir écossais, d'où proviennent tous nos ingrédients, que nous devons la typicité des single malts Aberlour.

Pour en savoir plus
sur nos engagements



ABERLOUR
— EST. 1879 —
DISTILLERY

ABERLOUR, DE NATURE GÉNÉREUSE
DEPUIS 1879

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

“Réaliser de nouvelles choses,
c’est l’aventure.”

— Aventurier, Naomi Uemura

Keep Going Forward

 **PROSPEX**



Continuez à aller de l'avant

SEIKO

SINCE 1881